



Fémin'Art

De la parole intime à
l'expression publique

FEMIN'ART

De la parole intime à l'expression publique

Préface

*«La femme a le droit de monter à l'échafaud
Elle doit avoir également celui de monter à la tribune »
Olympe de Gouges, guillotinée à Paris le 3 nov. 1793*

« Merci, les mamans ! Vous vous êtes bien battues pour l'émancipation des femmes. Elles ont acquis tous les droits possibles imaginables et donc : maintenant, c'est réglé ! ».

D'une manière générale, c'est l'attitude de la génération de jeunes engendrée par des mamans féministes-pures-et-dures. Autour de la fin du siècle dernier il y avait en effet une sorte de ras-le-bol généralisé du discours féministe censé accuser tous les hommes de tout horizon à travers toute l'histoire de l'humanité de tous les maux de toutes les femmes du monde. Pour les jeunes, la question du « genre » n'est plus à l'ordre du jour, à leur ordre du jour, du moins dans les pays occidentaux.

Et pourtant... L'avènement accéléré et irréversible des femmes sur la scène publique et sur le marché du travail, leur présence croissante dans l'enseignement supérieur et les postes de direction ou autres formes de pouvoir, font que cette question est entrée par la petite porte. Cette fois-ci ce sont des expériences concrètes sur le lieu du travail des relations entre femmes et hommes dans des rapports de force et de pouvoir, de l'(in)égalité de chances, du paiement sexué, du sexisme persistant, des images stéréotypées des capacités des un-e-s et des autres, de la répartition des tâches à domicile, des expériences vécues autant par des femmes que par des hommes...

Les faits et chiffres fournis par les institutions des Nations unies et des centres de recherche renommés en disent long.

En témoigne aussi le programme interrégional intitulé « Mots d'Elles / Fémin'Art », initié par les Foyers ruraux du Clunisois, de la Moselle, des Vosges, de Poitou-Charentes et étendu à la Hongrie et la Lituanie. Dans sa présentation, il est dit : *« Ce projet s'appuie sur la conviction des organisations culturelles engagées dans ce projet (...) que les femmes doivent prendre la parole dans l'espace public pour apporter des alternatives aux problèmes sociétaux posés aujourd'hui dans le monde. »*

Si les femmes « doivent prendre la parole dans l'espace public » pour s'exprimer sur des problèmes sociétaux, la question qui se pose tout de suite est celle de savoir pourquoi elles ne le feraient pas suffisamment ? Et pourtant ! Les femmes... elles parlent ! Le problème serait-il qu'elles ont l'impression

que leur parole n'est pas toujours prise au sérieux dans l'espace public ?
« Les femmes ça bavarde. Les hommes discutent ! ».

Quelles sont les barrières à la prise de parole requise ? Ne serait-ce que lié à la position sociale/économique/politique toujours pas égale de la femme dans la société ? Ou bien y a-t-il aussi des problèmes sous-jacents, pas suffisamment rendus explicites ? Par exemple : est-ce que les femmes se rendent compte *en quoi leurs vues sur des relations sociales* puissent diverger de celles des hommes ? Et en quoi leurs *manières de s'exprimer* à travers la parole puissent être différentes de celles des hommes ? Et les hommes se rendent-ils compte que leurs visions sur les modes d'organisation de la société, les priorités à privilégier, les façons de communiquer ne sont peut-être pas aussi évidentes qu'ils ne le croient ? *Quel est le rapport des unes et des autres aux relations humaines et au langage ?*

Et puis, *comment est-ce que les femmes font face* à l'incompréhension, à des discriminations ? Est-ce qu'elles se résignent et préfèrent rester à l'écart de l'espace public ? Sinon, quels *outils de résistance* utilisent-elles devant non seulement leurs positions d'inégalité économique et politique, mais aussi face à l'image culturelle et religieuse de la femme créée à travers les siècles ?

*Extrait de l'intervention d'Edith Sizoo
en Bourgogne, en Moselle et dans les Vosges en 2016*

De la parole poétique
à la parole politique

De la parole poétique à la parole politique

Fémin'Art est un programme européen qui propose aux femmes des territoires ruraux de prendre la parole dans l'espace public afin d'apporter des alternatives aux problèmes sociétaux qui se posent aujourd'hui dans le monde. Il s'agit de trouver une autre voix pour une autre voie.

Trois pays participent : la Lituanie, la Hongrie et la France où trois groupes sont constitués : le groupe de Bourgogne, le groupe de Poitou-Charentes et les groupes de Lorraine. Si les groupes de Hongrie et de Lituanie s'enracinent dans les centres culturels des villes participantes (Martfű et Ukmerge), en France, ils s'enracinent dans le mouvement des Foyers ruraux.

Une évolution lente et progressive

Au départ, il était prévu de mettre en place un processus d'expression autour des thèmes que les femmes auraient identifiés, mais dans les trois pays, dans tous les groupes, les femmes ont induit un préalable : revenir sur ce qu'elles sont, sur les points importants de leur vie ; elles ont voulu se réinterroger sur leur parcours personnel et sur leur territoire. Elles ont emprunté des chemins de traverse et naturellement observé les conditions de la prise de parole.

L'art au cœur de la démarche

Le processus artistique créatif a commencé et différentes paroles ont été convoquées :

La parole sensible libérée par la démarche artistique proposée (arts plastiques, écriture).

La parole intime qui a permis à chacune de s'interroger sur les territoires qu'elle a exploré (territoires intimes, territoires géographiques, territoires d'engagements...).

La parole secrète celle qui ne se révèle que dans la confiance et dans la confiance.

La parole qui souligne *la trace et les empreintes* que l'on veut laisser.

Les paroles ordinaires qui parlent du quotidien mais qui retracent différentes époques et qui s'inscrivent dans la mémoire collective.

Les paroles militantes qui retracent l'émancipation des femmes.

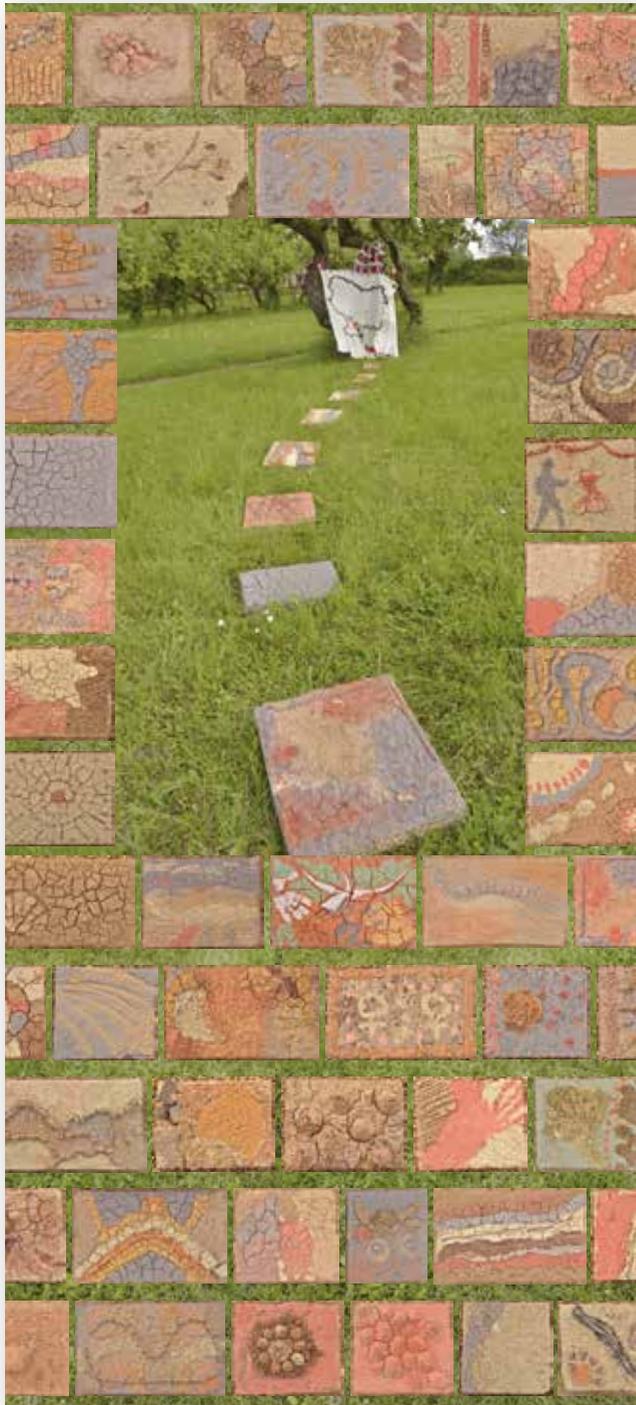
Ce recueil garde la trace des créations réalisées et des écrits nés de ce mouvement :

- Des photos des réalisations artistiques créées dans chaque pays,
- Des essais expérimentés dans des ateliers d'écriture,
- Des témoignages de femmes parlant de leur culture,
- Des textes issus d'un travail autobiographique,
- Des extraits de conférences qui ont nourri la réflexion.

Les écrits dévoilent ces petites histoires qui ont trouvé leur place dans la grande histoire. Ces parcours révèlent des passions, des interrogations, des ruptures, des engagements.

A travers ce programme, les femmes ont trouvé « Des mots pour le dire », pour laisser une empreinte de leur situation, en lien avec celle des hommes, de leurs utopies.

Monique Pierlot, Chantal Tramoy



De l'intime au collectif,
des cheminements
singuliers pour se mettre
en mouvement.



«Nous avons dévoilé les parcours intimes et les territoires de chacune des femmes investies dans le programme en travaillant :

Sur des fragments de terres venus de nos jardins ou de la colline voisine qui nous offrent la vision d'une belle mosaïque très diversifiée et colorée élaborée par plus de quarante personnes, symbole de nos diversités.

Et sur du textile : Les silhouettes réalisées révèlent les parcours, les souvenirs de chacune, les empreintes de la vie et les liens, dont il faut réaliser l'importance pour pouvoir s'exprimer dans l'espace public.»



S'engager dans l'écriture

SOUS UN MÊME CIEL

Début juillet, avec des femmes françaises, hongroises, lituaniennes, vosiennes, j'ai suspendu des robes dans la ville de Cluny, pour manifester mon soutien aux femmes dont les hommes musellent les bouches, dans leurs pays. Les Foyers Ruraux, un mouvement d'éducation populaire, avaient organisé une performance, nommée Femin'Art. J'ai suspendu Bécassine, une « bonne » bretonne qui n'a jamais eu de bouche non plus. Je suis blanche, française, je connais une forme de discrimination sexiste qui persiste, cependant les femmes d'ici peuvent dire, lire, écrire, chanter, gagner leur vie, rire, danser et voyager. Je suis allée à Sète, au bord de la Méditerranée, au festival de poésie. J'en rêvais depuis longtemps.

Sous le même ciel étoilé, dans le parc de la ville haute, des dizaines de personnes se sont assises sur de grandes nattes colorées, pour écouter la chanteuse Sapho, accompagnée de musiciens. Lorsqu'elle termine son récital, un vieil homme chauve, de grande taille, avance doucement avec une canne et prend le micro. Il dit en français, un poème qu'il vient d'écrire. Il parle de Palmyre, des ruines de Palmyre. Un silence se forme dans le parc, c'est la nuit, le temps est suspendu. Personne n'ose bouger, ne serait-ce qu'un genou, pour se déplier. Des centaines d'hommes et de femmes venus d'ailleurs, sont réunis sous les mêmes étoiles.

Je participe à un festival de poésie profane, laïque, gratuit, ouvert à tous. J'ai l'impression de me retrouver comme une enfant, lors d'une cérémonie religieuse. Une odeur de sacré me traverse les narines, et mon corps se recueille. Le silence est lourd de larmes, lourd comme une arme chargée. Deux semaines avant, un attentat a fait plus de 80 morts à Nice. La veille, un prêtre a été assassiné dans une église à Rouen.

Salah Stétié est là, homme grand et large d'épaules, au visage est rond. Il repart, accompagné du joueur de oud, sans faire de commentaire. Il a 87 ans, il est né à Beyrouth, il a étudié en France et ailleurs, il connaissait Yves Bonnefoy qui vient de mourir, il était l'ami de Pierre Jean Jouve, il a été diplomate, a voyagé et enseigné en arabe et en français. L'important pour lui, c'est d'être à l'écoute de l'autre et d'écrire des poèmes. La poésie lui a permis de vivre, de surmonter les épreuves avec honneur et courage. Elle lui a permis de se détacher, de parler des tâches qui ombragent.

En Août, je reviens dans mon village entre Saône, Rhône et Loire. Nous accueillons une famille venue de Kaboul, et une famille d'Alep, deux familles qui

ont été dirigées en France par l'Organisation des Nations Unies. Suite à une lettre commune, rédigée en atelier d'écriture, un petit collectif s'était constitué chez moi qui habite la maison du bout du monde. Le conseil municipal a accueilli favorablement ce projet, en proposant deux logements.

Au bout de neuf mois de démarches, deux familles sont arrivées cet été. Deux couples et sept enfants venus d'Afghanistan et de Turquie, obligés d'émigrer sont arrivés dans notre petit village, de l'autre côté de la Méditerranée. Elles ont été obligées de quitter des lieux où la religion est devenue morbide. Obligées de quitter leur pays où les lois les plus universelles n'ont plus d'écho dans les oreilles des hommes. « Tu ne tueras pas », « tu respecteras ton père et ta mère » sont deux phrases enfouies dans le sable piétiné. Deux familles ont quitté des lieux où la mort rodait à tous les coins de rue, et dans le ciel. Elles ont tout perdu, le toit, les amis, le travail, la famille, tout est dispersé. Elles devront apprendre une autre langue, un autre alphabet, un autre calendrier. Leur exil est un long chemin à parcourir, les yeux fixent l'horizon, les pieds marchent l'un après l'autre, en évitant de se retourner.

Souvent, j'ai écrit pour colmater les brèches, pour ne pas crier dans le vide. Pour la première fois, j'ai envie d'écrire pour accueillir. Je me retrouve à lire, debout, sur les marches de la Mairie, je me sens légère, portée par une force neuve, par une sorte d'urgence qui s'impose à moi. J'ose lire à haute voix ce tout petit texte écrit à la va-vite.

*Bienvenue
dans notre village.*

*Les cols, les ruisseaux, la rivière, les
forêts, les troupeaux de moutons, de vaches,
les coccinelles, les lavoirs, les chemins, les jardins
d'herbe et de fleurs parlent toutes les langues.*

*Ni la terre, ni la lune ne savent à qui
elles appartiennent.*

Seul le Soleil sait qu'il règne et réchauffe nos âmes.

Bienvenue dans notre campagne.

*Que vous et vos enfants puissiez-vous y ressourcer,
rêver et grandir le plus tranquillement possible.*

Nous aurons le temps de parler plus tard,

Rien ne nous oblige.

Nous sommes là, vous êtes là.

C'est déjà ça.

Odile

L'AFFAIRE DE LA STATION DE MÉTRO CHARONNE

Ce nom reste gravé dans ma mémoire. C'est une station de métro que je ne connais pas. Je ne me souviens pas de la date exacte de cet événement. Je pense que j'étais adolescente. C'était pendant la guerre d'Algérie.¹

Je me souviens d'images de bousculades, de violences policières, de personnes essayant de se réfugier dans une station de métro. Je pense que j'ai vu des images à la télévision ou dans les journaux, elles sont restées gravées dans ma mémoire. Elles se mêlent à d'autres images, des foules d'Algériens, hommes, femmes, enfants, poursuivis et maltraités par des policiers lourdement armés, certains pour échapper à la répression se jettent dans la Seine.²

Je ne pense pas avoir entendu mes parents s'exprimer au sujet des répressions policières et de ce qu'elles provoquaient chez eux. D'une manière générale ils ne parlaient pas de politique devant leurs enfants. Je pense qu'ils étaient pour l'indépendance de l'Algérie, ils n'aimaient pas la violence. J'ai le sentiment que ces événements ont déclenché chez moi une conscience politique, une haine de la violence et une certaine honte d'appartenir à un pays qui pouvait exercer ce type de répression face à des gens qui n'aspiraient qu'à la liberté et dont les revendications me paraissaient justes.

La famille de ma mère, ayant vécu la guerre et la résistance était gaulliste. Pour moi, le général de Gaulle, à partir de ce jour n'a plus jamais été un grand homme. Je pense que ma sensibilisation au sort des étrangers, notamment réfugiés est née là. La répression violente des manifestations reste une chose que je ne comprends pas et qui m'insurge.

Ce n'est sans doute pas par hasard que ces événements me reviennent en mémoire aujourd'hui où pratiquement chaque jour des gens qui fuient la guerre ou la misère meurt en mer, sont refoulés aux frontières de l'Europe ou parqués dans des camps indignes d'un pays civilisé.

Annie

¹ Un des événements est le massacre du 17 octobre 1961, répression meurtrière d'une manifestation d'Algériens organisée par le FLN (front de libération nationale, parti politique algérien créé en 1954 pour obtenir de la France l'indépendance de l'Algérie).

² Le deuxième événement s'est passé le 8 février 1962 à l'encontre de manifestants contre l'OAS (Organisation de l'armée secrète fut d'abord un mouvement de résistance créée par les européens d'Algérie se sentant trompés et menacés dans leur existence) et la guerre d'Algérie.

LES STATIONS DE MON CHEMIN INTÉRIEUR

Me connaître et enrichir ceux qui sont ouverts

L'autobiographie est une plongée spirituelle. Une descente, la découverte du trésor dans la profondeur. Cette profondeur n'est pas la profondeur du monde physique. C'est le centre de moi-même où les perles spirituelles se cachent. La principale direction de ma vie : me connaître et enrichir ceux qui sont ouverts.

Je connais deux types de personne : matérielle et spirituelle. L'homme matériel s'est aveuglé et devenu rationnel, il est resté enfant spirituellement. Il n'ouvre pas ses yeux. L'homme spirituel sait bien qu'il garde en soi l'étincelle divine immortelle. Je n'ai jamais discuté la nécessité du savoir rationnel. J'ai tout appris à l'école et je souriais quand au cours de physique on apprenait de la substance. Quand on mesurait, comptait, classifiait tout. Quand on divisait le monde physique en coordonnées, quand on découpait l'infini, quand on régulait son existence infinie avec du temps créé par nous-même... pour moi c'était étranger mais je l'ai appris.

Mes études à Budapest

En 1996 j'ai commencé mes études à Budapest au lycée spécialisé en beaux-arts et en arts décoratifs. Je me suis spécialisée en design de verre. A cette époque-là mon esprit était tellement sensible et ouvert qu'aller à l'école le samedi était naturel pour moi. Je suis allée au cours de dessin l'après-midi. Pour cela je n'avais pas assez d'argent parce que je ne voulais travailler qu'avec de la peinture de la meilleure qualité. C'est pour cela que pendant 4 ans j'ai dit à la réceptionniste que c'était la première fois que je venais pour voir seulement et après je déciderais de venir ou pas. Aujourd'hui je m'étonne combien c'était évident pour moi que je voulais dessiner au meilleur cours de dessin. Je n'ai même pas pensé qu'un jour je devrais payer mes cours.

Pendant ces 4 ans j'ai dû renoncer à plusieurs choses. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à m'occuper de la métaphysique, je fréquentais des conférences, j'aurais lu... mais la bibliothèque de l'école était pauvre... par contre l'offre des librairies d'occasion était fabuleusement riche donc je n'ai pas pris de déjeuner pendant 4 ans pour les changer en argent et les librairies

ries d'occasion me recevaient avec plaisir parce que j'ai acheté tous les livres que personne ne cherchait.

Je m'intéressais beaucoup à la physique plus exactement à la physique qui s'occupe des particules élémentaires... et petit à petit j'ai compris que la réalité change selon la conscience de l'observateur... que le présent est plastique et pas une réalité rigide accomplie... en observant un phénomène il va changer... Comment j'ai compris tout cela ? Simplement : si je pouvais voir l'avenir je verrai les conséquences de mes propres actes, gestes... donc je ferais autrement au présent parce que je connaîtrais les conséquences du moment présent. Je déciderais autrement. Donc l'avenir n'est pas une roche stable, solide mais une énergie changeante, variable constamment... J'étais sur une voie spirituelle. Mais je n'avais pas de vrai maître. Les livres que j'ai lus - parce que j'étais obligée de lire - m'aidaient beaucoup. Mais de vrais maîtres spirituels je n'en avais pas. J'ai pensé en trouver à l'université.

J'ai appris la physique pendant 3 mois. L'approche rationnelle y était dominante, ici aussi. Je le supportais mal. Je suis rentrée pour lire pendant un an. Mes parents n'étaient pas étonnés, ils m'interrogeaient sur mes projets : j'ai dit, je devais lire.

Le silence des eaux profondes

L'année suivante je me suis inscrite à l'université privée de l'association de lettres de Miskolc nommée Roi Nagy Lajos. J'avais l'impression de retrouver le chemin de chez moi. Je vivais parmi de géants spirituels. J'ai eu la possibilité d'apprendre la préhistoire hongroise, le pictogramme sumérien, l'histoire de la religion, l'histoire du théâtre, la philosophie hongroise, l'art folklorique, l'histoire de l'architecture, l'architecture sacrée... Notre directrice recueillait les esprits universels de l'Europe avec une inspiration exceptionnelle pour l'école. Je marchais sur mon chemin d'intérieur avec un élan si important que c'était presque effrayant. J'écrivais mon mémoire de diplôme quand j'ai dû interrompre mes vacances d'été pour passer quelques mois à l'hôpital... mon corps physique était incapable de suivre mon développement spirituel, je ne pouvais pas manger et dormir. C'est cette année-là que j'ai perdu mon père aussi. Au mois de septembre j'ai continué mes études mais cette fois-ci avec un sol solide sous mes pieds. Les mois d'été passés à l'hôpital m'ont fait comprendre que j'avais un corps qui a besoin de dormir et de nourritures. C'est là que j'ai appris cela et qui me servait de grande leçon parce que j'ai maigri effrayamment, j'étais incapable de dormir, je lisais plutôt.

C'était à l'hôpital que mon corps a abandonné la lutte, j'avais l'impression qu'il était tellement faible qu'il serait incapable de fonctionner. Je m'y suis résignée, je l'ai accepté. J'avais l'impression que je coulais vers la profondeur d'un grand océan où il faisait silence. Et à ma plus grande surprise au fond de l'océan je me suis relevée, j'ai senti que j'ai un corps et avec une énorme énergie je suis remontée au monde physique toute forte. Je sais que cette énergie venait du haut et je suis reconnaissante pour que je sois vivante. Plus tard sur un tableau j'ai représenté cette expérience dont le titre est *Le silence des eaux profondes*.

Dans mon mémoire de diplôme je me suis occupée de la peinture de József Egry¹ plus exactement du mystère de la lumière et de l'eau dans sa peinture. J'ai présenté un arc de développement spirituel à l'aide des Arcanes Majeurs du Tarot.

Fémin'Art

Après avoir fini mes études supérieures je suis retournée vers l'intérieur. Je travaillais, je lisais. Et j'ai découvert une nouvelle technique graphique de multiplication, la linogravure. Entre 2005 et 2012 tout ce que je voulais exprimer j'ai réussi à fermer en matière avec ce technique. En 2013 une nouvelle matière, le tissu m'a enchantée. J'ai commencé à faire du crochet freeform. Le crochet est resté ma passion et je commence à trouver d'autres matière pour cela, non seulement le fil.

Un grand tournant de ma vie est l'invitation de Asztalos Árpádné Enikő dans le groupe Femin'art de Martfű. J'ai accepté l'invitation avec plaisir parce que j'étais solitaire, je n'avais pas d'amis, que des connaissances. Je connaissais les femmes du groupe de patchwork, j'ai ouvert l'une de leurs expositions... mais il y avait une grande distance entre nous. Nous nous sommes approchées poliment mais nous n'osions pas nous ouvrir.

Mais pendant les rencontres Femin'art à Martfű des amitiés profondes sont nées. L'une des femmes, Dobosné Gászó Julika s'est présentée, elle m'a parlé

¹ József Egry, peintre hongrois, est né le 15 mars 1883 à Zalaújlak. Il meurt le 19 juin 1951 à Badacsonytomaj. Il a été l'élève de Janos Korcsek, Károly Ferenczy et Pál Szinyei Merse. József Egry est appelé le peintre du lac Balaton. Egry était obsédé par le lac. Il peint à tout moment de la journée sur le lac sans fin aux lumières brumeuses.

et ce n'était pas des pensées qui sont nées en moi mais je savais tout simplement que nous serions bonnes amies. Je connaissais depuis longtemps une autre femme du groupe, Rózenberszki Andika. Elle apprenait du dessin aux enfants pendant un stage d'été à Martfű. La directrice, Enikő m'avait aussi invitée de donner des cours. Là, je n'osais pas encore m'ouvrir, Andika était professeur, artiste... elle souriait toujours qui la rendait infiniment rayonnante. Pendant les rencontres Femin'art les murs entre nous étaient démolis. Nous avons connu le travail, les pensées des autres... c'était désormais évident que nous sommes des personnes créatrices, nous sommes toutes des femmes avec les mêmes doutes, les mêmes peurs. Nous sommes toutes ouvertes à connaître de nouvelles choses. Et les rencontres nous ont offert une énorme énergie pour le travail créateur.

La rencontre en Lituanie et après celle de France étaient des expériences qui m'offraient un grand élan pour m'accomplir comme créatrice. J'étais heureuse de rencontrer, bavarder des gens créateurs semblables à moi, le monde aussi s'est ouvert.

Le fil rouge

Le fil rouge de ma vie c'est de fermer les idéaux spirituels dans une matière. Quand je crée mon esprit s'ouvre vers les mondes plus hauts et j'ai l'impression que si celui qui reçoit est ouvert, lui aussi peut s'élancer vers cette hauteur spirituelle. J'espère sincèrement que mes créations trouveront leur place dans le monde physique et ceux qui les contemplant pourront vivre la joie pure avec laquelle je les ai fait naître.

Éva

OUVERTURE D'UN AUTRE MONDE

Avril 1982, notre avion se pose à Tunis. Les enfants sont surexcités... Je les incite à se calmer, ce qui me permet d'évacuer mon appréhension de ce premier voyage en avion. Surtout ne pas la montrer à mes élèves et reprendre le contrôle...

Octobre 1981, le centre d'information et de formation pour la scolarisation des enfants de migrants (CEFISEM) de Lyon, en collaboration avec l'Inspection Académique du Rhône, et le consulat de Tunisie décide d'organiser un échange scolaire entre nos deux pays. Il s'agit d'un échange avec une école et avec un accueil dans les familles. Le CEFISEM se charge de trouver une école volontaire en zone d'éducation prioritaire avec des effectifs à fort pourcentage d'enfants issus de l'immigration. Objectif : faire découvrir à nos élèves, à leur famille, à nos enseignants la culture d'origine des populations immigrées de nos banlieues et plus particulièrement celle du Maghreb dont sont issus une forte proportion de nos effectifs. Travail sur le respect des différences, la découverte d'une autre culture, de ses richesses...

Janvier 1982, l'école des Garennes de St-Priest dans le Rhône est choisie car le CEFISEM y intervient au travers d'un enseignant en surnombre chargé de l'intégration des enfants primo arrivants (CRI). Un enseignant Tunisiens par ailleurs donne des cours de langue arabe après les cours. Un enseignant de cette école doit se porter volontaire pour cet échange novateur pour l'époque. Je suis alors jeune papa de deux enfants de 1 an et 3 ans mais je me lance dans l'aventure. Depuis deux ans je suis militant au mouvement Freinet et les objectifs déclinés par le CEFISEM m'interpellent. 27 des 29 élèves de ma classe de CM2 partiront avec l'accord de leur famille, la directrice de l'école, l'enseignant de CRI et l'enseignant tunisien m'accompagneront, ainsi que deux parents d'élèves volontaires.

Avril 1982, lorsque nous descendons de l'avion, à deux cent mètre des installations de l'aéroport, et oui ici pas de passerelle de débarquement je suis immédiatement frappé par la chaleur et les odeurs, instant précieux que plus jamais je n'oublierai. Il fait nuit et cela renforce ces premières sensations. Nous sommes partis de Lyon en fin d'après-midi avec des tenues d'hiver. 1ères formalités douanières : enfants et adultes commençons une longue et éprouvante queue...l'enseignant tunisien parti avec nous et la directrice palabrent longuement avec les autorités...Le passeport collectif semble être un problème...Enfin petit à petit les enfants passent la fameuse guérite... premier choc...il s'agit d'ouvrir valise après valise...les douaniers les fouillent attentivement...c'est long et nous imaginons que cela va prendre un temps

infini. Tout à coup, venu de je ne sais où, un homme élégant arrive au point de contrôle accompagné par plusieurs autres adultes...des discussions énergiques ont lieu avec les douaniers...mais discussions efficaces puisque rapidement toutes les formalités sont abandonnées...le contrôle des bagages cesse et enfants et adultes sommes orientés vers l'extérieur par un petit couloir détourné. Nous débouchons sur le parking devant l'aéroport. Je comprends à ce moment-là qu'un personnage « important » est intervenu et a facilité les formalités douanières (il s'agissait du gouverneur de Sousse, l'équivalent du Préfet chez nous).

Sur le parking une vingtaine de personnes, enfants, adultes nous accueillent avec une banderole « Bienvenue à nos amis de Saint-Priest » ceci aux sons d'un groupe folklorique local. Premier contact avec la musique orientale, première fascination. Après « forces effusions » (ah ils aiment ça !) nous montons dans un car pour un trajet annoncé d'une heure trente. Beaucoup d'enfants s'endorment, mais moi j'ai les yeux de partout. Il fait nuit mais je ne perds rien de ce que je découvre...des vélos et des ânes lourdement chargés sur le bord de la route, en pleine nuit, dans chaque village traversé, beaucoup de petites gargotes avec des hommes uniquement qui consomment, qui jouent...et des garages, des garages...et de loin en loin des amoncellement de vieilles ferrailles, de pneus, de briques, de planches...etc...La végétation que je découvre est surprenante mais la nuit ne me permet pas d'avoir une vue d'ensemble...ce qui m'étonne ce sont encore et toujours les odeurs...Après quelques dizaines de kms d'autoroute, le car emprunte des routes, enfin si on peut appeler cela des routes. Il y a plein de nids de poules, des traversées imprévues de toutes sortes (animaux, piétons, cyclistes....) Ceci sans compter un drôle de comportement des autres automobilistes dont les règles et usages semblent bien différents des nôtres, et c'est valable pour le chauffeur de notre bus. Ce qui me frappe le plus c'est l'omniprésence policière et militaire. Des forces en faction à l'entrée et à la sortie de chaque village, des patrouilles semble-t-il, des contrôles à plusieurs reprises de notre car.

Nous arrivons enfin au lieu de notre destination, l'école primaire route de Tunis à Hammam-Sousse. Malgré l'heure, l'accueil est fantastique. Au moins cent personnes nous attendent autour d'un buffet dressé sous le préau. Des discours sont prononcés par des personnes dont j'apprendrai plus tard que ce sont le délégué (sous-préfet), l'inspecteur de l'Education nationale et le directeur de l'école. Ensuite les enfants sont répartis dans les familles avec forces effusions. Nous même, les 5 adultes, sommes emmenés en voiture dans une immense maison où nous sommes accueillis par un immense bouquet de fleurs ainsi qu'un gigantesque plat de pâtisseries.

Voilà les premiers instants d'un séjour qui me permettra de découvrir une autre culture, bâtie sur une histoire riche, sur une religion omniprésente et gérant les codes de la société, de la famille, sur un rapport différent entre les classes sociales, sur des relations intergénérationnelles bien différentes des nôtres. J'ai rapidement compris le déracinement « catastrophique » des immigrés maghrébins qui sont arrivés en France, la méconnaissance en France de cette culture, de cette religion qui ont induit des à priori, voire des comportements racistes. Issu moi-même d'une famille avec un père très raciste cela a été un véritable tournant : "les troncs de figuiers", "les bougnoules", "les crouïa" (termes utilisés par mon père) sont devenus des femmes, des hommes vecteurs d'une culture, d'une histoire millénaire. Bien sûr une société où il y aurait à dire sur la place de la femme. Je n'ai pas été dupe non plus concernant le système policier mis en place par la dictature de Bourguiba puis de Ben Ali.

Mais grâce aux rapports humains j'y ai tout de même appris la tolérance car durant ce séjour et ceux qui ont suivi j'ai assisté à de nombreux débats où l'on échangeait sur les diverses religions monothéistes, les différences entre islam, chrétienté, judaïsme... (et oui même en Tunisie!) pour plus de tolérance, de respect, d'écoute. En 1982 une équipe d'antenne 2 nous a accompagnés lors d'un second séjour. A cette occasion j'ai été filmé en Tunisie devant une classe de 50 élèves pour parler de l'importance de mieux connaître les autres religions pour mieux les respecter. A St-Priest Antenne 2 est venu faire un reportage et j'ai donné un cours sur la connaissance des différentes religions monothéistes. Tout cela est passé à l'antenne lors du JT de 13h en mai 1982.

Plus de 30 ans après notre société a renforcé le racisme, a généré le communautarisme, l'intégrisme, le fondamentalisme. J'ai compris la responsabilité de la politique de nos gouvernants au fil des décennies et j'enrage souvent d'entendre aujourd'hui l'assimilation entre musulmans et fanatiques (voire terroristes) car nous avons largement semé les graines qui malheureusement ont germé et donné de telles dérives. Cet échange avec la Tunisie, et tout ce qui s'en est suivi, constitue pour moi un véritable tournant car il a bousculé quelques grands principes de mon éducation, celle de mes parents, mais aussi celle construite lors de mes années d'internat, car il a stimulé chez moi le désir de m'engager dans des valeurs humanisantes : solidarité, attention à l'autre, souci de l'équité, respect des différences. Mon investissement dans les centres de vacances et ma prise de conscience politique se sont rejoins car je me suis spécialisé dans les séjours pour des publics difficiles de banlieue et plus particulièrement le quartier des Minguettes à Vénissieux. J'ai œuvré à mon échelle à une meilleure intégration des jeunes issus de

l'immigration. Cet engagement dans les centres de vacances a duré environ 20 ans jusqu'en 1995. Pour des raisons plus personnelles que j'évoquerai certainement car cela a été un autre virage important, j'ai quitté la fédération des œuvres laïques et la Ligue de l'Enseignement.

Je n'ai pas pour autant arrêté mon investissement personnel auprès des enfants et des jeunes issus de l'immigration. Dans la commune dans laquelle j'enseignais, à St Priest, j'ai pris des responsabilités dans les maisons de quartier de la ville qui proposaient aux enfants et aux jeunes diverses activités : soutien, aide aux devoirs, accompagnement divers, tutorat, activités de loisirs...J'en ai été le président jusqu'à mon départ pour la ville de Lyon.

Pendant ce temps notre échange avec la Tunisie continuait, ce qui apportait une certaine cohérence entre mon rôle d'enseignant dans une zone de banlieue et mon engagement dans une structure communale œuvrant sur les temps périscolaires et extrascolaires avec un public à forte dominante de jeunes maghrébins issus de l'immigration. En 1994 j'ai pris la direction de l'école à la place de Mme J.C et j'ai poursuivi nos liens avec Hammam-Sousse. A cette époque, sous mon impulsion, les liens avec la Tunisie ont été élargis à diverses associations : le centre social et les maisons de quartier de St-Priest avec la maison des jeunes d'Hamma-Sousse. Depuis quelques années nous avons élargi l'échange au collège et au lycée de secteur.

Mon histoire personnelle de 1982 à aujourd'hui s'est sans cesse trouvée confrontée à la réalité de l'immigration en France. Mes engagements pour le respect de la différence, la découverte et l'acceptation de l'autre ce sont sans cesse heurtés aux réalités d'un contexte politique national et international et à des enjeux qui ont mené tout droit à la situation actuelle. Mon histoire personnelle sur le sujet de l'immigration a inscrit en moi des valeurs que je défends toujours avec conviction. Il y a 7 ans nous avons accueilli à Bray une famille du Kosovo, famille qui depuis nous voue une reconnaissance voire une amitié sans limite. Avec ma femme nous avons milité à RESF et je suis parrain républicain avec Michèle Bernard d'une famille de roumains depuis 2007. Je m'intéresse de près à la situation des réfugiés en France et participe au collectif mis en place dans le clunisois.

Bernard

MON CHEMIN DE VIE CHOISI

Je m'appelle Andrea Rózenberszki, je suis née le 26 avril 1970 comme troisième fille et attendu vraiment comme garçon et non comme une fille dans la famille. Mon père voulait m'appeler Annamária mais à cause de la longueur de notre nom de famille avec ma mère ils ont finalement choisi le prénom Andrea. Au lycée j'ai reçu un surnom, Rózi Andi, pour raccourcir encore mon long nom, je l'aime toujours. Mon enfance est lié à Cibakháza, petit village dans l'est de la Hongrie. J'y ai fréquenté l'école maternelle, l'école primaire et le collège. Et en y remontant je vois que c'est ici que mes deux passions les plus importantes, marquantes ma vie sont nées en moi : le dessin, le désir de créer et aimer les enfants. Deux personnes avaient un rôle important sur cette route, mon institutrice qui a fait naître l'incitation constante à la création et ma mère institutrice.

Je me rappelle que dès ma petite enfance j'adorais dessiner. Je n'oublie jamais que j'ai offert à mon institutrice tous les jours et à ma famille pour les différentes fêtes des dessins gais. Des enfants souriants, des papillons, des fleurs, des soleils avec des boucles d'oreille et toutes sortes de personnages prenaient vie sur mes dessins. Ils étaient multicolores et détaillés. Je tends depuis à la perfection. Tous les petits détails, quoi que ce soit – ma maison, ma famille, l'éducation des enfants, les relations humaines, mon métier ou la création, sont importants pour moi.

Devenir institutrice

Quand j'allais au collège j'étais le bras droit de ma mère institutrice, j'ai préparé ses outils pédagogiques/aides ou supports visuel(le)s pour ses cours. Et c'est là où j'ai eu envie de m'occuper des enfants. La plupart du temps elle restait à l'école jusqu'à la fin de l'après-midi. Comme personne n'était à la maison je me suis jointe à elle pendant ses cours de l'après-midi. J'aimais observer les événements, le travail de ma mère, voir quels effets elle fait sur les enfants, avec quel résultat. Après le collège je me suis inscrite à un lycée professionnel pour devenir institutrice à l'école maternelle. J'aimais beaucoup cette école parce que les professeurs nous ont parfaitement préparé au métier éducateur mais ils nous ont aussi offert une tenue, des valeurs, une approche selon lesquels je m'oriente dans mon travail depuis et qui devrait être propres à tous les enseignants. En plus des études pédagogiques nous

avons beaucoup dessiné, peint, créé, participé aux projets individuellement et en groupe pendant les années secondaires grâce à un professeur près de la retraite pourtant dévoué qui 20 ans après a fondé une petite galerie d'art et un cercle créatif autour de ses anciens élèves créateurs.

Après avoir passé le baccalauréat j'ai continué mes études à l'école supérieure pour devenir institutrice. C'est intéressant de découvrir que pendant ces années-là c'était mon professeur de pédagogie qui a exercé une influence importante sur moi. Comme si les puissances célestes m'avaient de nouveau orientée vers ma vocation pédagogique, l'autre ambition de ma vie après avoir renforcé la voie créatrice au lycée pour ne pas perdre de vue les deux buts de ma vie, ni l'un ni l'autre, qui se dessinaient pendant mon enfance. Ce n'était pas par hasard. Je sais maintenant que ma vie ne peut être complète qu'en accomplissant ces missions.

Mes années d'enseignante et de mère

Après les études supérieures je travaillais comme institutrice. J'aimais beaucoup enseigner des petits enfants à l'école primaire. C'était un travail énorme mais en échange j'ai reçu énormément d'affection, de sincérité, d'attachement qui multipliaient les miens. Pendant mes années enseignantes aussi je cherchais les possibilités pour les activités créatives. J'ai décoré ma salle de classe selon les actualités, j'ai créé des supports visuels, des outils pédagogiques. J'avais un cours de marionnette avec des marionnettes à la main des enfants que j'ai faites moi-même. Moi, j'ai fait le décor et le paravent. C'était une très belle expérience quand tous les petits détails s'associaient et le spectacle est né.

Pendant ce temps-là avec cinq ans de différence les enfants les plus importants de ma vie, mes propres fils sont nés. Et ce n'est que depuis que je sais vraiment ce que je ne pouvais qu'imaginer avant, qu'élever un enfant est une énorme responsabilité, qu'un seul mot, un seul événement, une seule petite expérience peut laisser une trace déterminante. Cela peut les accompagner pendant toute leur vie que ce soit une bonne ou une mauvaise chose. C'est là que j'ai reconnu qu'il serait très important de préparer les parents à leur rôle le plus important, au rôle de père et de mère, pour qu'ils commettent moins de fautes, pour qu'ils puissent élever des enfants les plus intéressés, plus ouverts, plus intelligents, plus sains et plus équilibrés possible. J'ai toujours essayé et je tâche actuellement de le faire parmi les parents de mes élèves quand j'en ai la possibilité sans avoir des cadres organisés.

L'école et la famille a complètement rempli ma vie pendant de longues années. Je n'avais ni temps ni énergie pour créer. Il manquait l'incitation intérieure mais je sentais constamment l'absence de quelque chose. L'activité la plus créative c'était la décoration de notre maison, la préparation des déguisements de mes fils pour le carnaval.

Une vie dense en créations et responsabilités

En 1999 j'ai participé comme professeur accompagnant à un camp d'art organisé pour enfants par des peintres à Cibakháza, c'était un tournant de ma. Sous l'influence des peintres que j'y ai connus je me suis inscrite à l'école supérieure pour devenir professeur d'art. J'ai recommencé donc à dessiner, à peindre, à créer. J'ai ressenti de nouveau combien j'en avais besoin, que cela était très important pour moi.

C'était le meilleur moment parce que je suis arrivée à une période très difficile, pénible de ma vie. La création m'a beaucoup aidé à lutter contre le stress, les difficultés. Elle m'a aussi aidé à me retrouver dans une situation de vie radicalement changée. Elle me détendait, me faisait oublier mes problèmes quand j'ai réussi à faire apparaître, voir, visualiser des images venant d'en haut ou de dedans, elle m'aidait à travailler avec des choses qui se cachaient en moi profondément. Je me souviens de cette période avec des sentiments ambivalents parce que pendant que je vivais ma vie complètement sans issue c'est à cette période que mes expériences les plus belles, les plus inexplicables sont liées.

A l'école supérieure de dessin nous avons eu la possibilité d'essayer plusieurs techniques. C'était l'émail qui m'avait complètement enchantée. C'est ce que j'ai choisi pour m'exprimer artistiquement comme créatrice amateur. Ce travail créateur, même s'il peut être accidentel, me permet d'exprimer ce qui est important pour moi, de m'occuper de ce qui est important pour moi, de visualiser des pensées, des sentiments qui me touche jour après jour. Cette technique me permet aussi de prêter attention aux petits détails, de m'y plonger complètement, il me rend heureuse pendant la création et encore pendant des jours, des semaines après. Mais cela ne peut être qu'un hobby pendant que j'enseigne. Pour l'instant ce n'est qu'une activité de récompense pendant les vacances scolaires qui me détend, me répare, me recharge, me reconstruit.

Une vie dense en création et en responsabilité

L'autre fil rouge de ma vie, l'enseignement est parallèlement omniprésent. Je pense que dans cette vie précipitée, privée de valeurs, où les enfants ne peuvent pas recevoir suffisamment d'amour, de temps, d'attention, il est de plus en plus important que je puisse faire parvenir mes élèves au succès. Il est très important pour moi que les enfants puissent admirer, découvrir les beautés de la vie comme moi. Qu'ils rendent compte qu'ils sont capables de créer des miracles, qu'ils vivent le bonheur quand un beau travail naît, un travail fait à leur propre main. Je suis toujours contente du succès de mes élèves aux compétitions municipales, départementales, nationales ou même internationales, quand ils sont fiers. Je m'efforce de les motiver, les encourager à créer, de leur faire découvrir que la créativité aide à lutter contre les difficultés, les activités créatrices offrent de l'énergie, aide à se retourner vers soi-même, arrachent l'homme du quotidien, développent la connaissance de soi-même. Cela fait du bien de leur transmettre des valeurs, de voir leur enthousiasme, de les voir se dégager, d'admirer leurs créations montrant leur originalité, leur propre manière de penser, de voir.

Je suis heureuse aussi parce que mon fils cadet a le même désir de créer constant et agité comme moi et vie les défis de tout cela. Il fait des études pour devenir architecte, il est créatif et heureux. Il passe son temps à faire des choses intelligentes, il a des buts et il fait tout pour les atteindre. C'est cette attitude que j'essaie de transmettre à mes « enfants » à l'école. Je pense que celui qui s'occupe de belles choses ne peut être qu'un véritable homme qui ne peut pas être dirigé par de mauvaises intentions. Les efforts pour le bon offre à l'homme un fond, un support solide, de l'engagement, de la conviction. Ma famille me soutient et les succès, le développement de mes élèves me renforce aussi.

En plus grâce à la création le monde s'est ouvert autour de moi et depuis j'ai trouvé de nouveaux amis précieux avec une mentalité semblable de la mienne. Ma vie quotidienne est devenue plus heureuse aussi. Je suis reconnaissante envers tous ceux qui m'ont mise en cette route. Je peux enseigner, je peux créer. Et je peux enseigner ce que j'aime le mieux. C'est là que les deux fils se sont retrouvés et se sont renforcés, les fils qui dirigent ma vie, qui sont, qui était toujours les fils rouges de ma vie.

En plus des cours de dessins j'ai la possibilité de former la personnalité des enfants, de former leur échelle de valeurs. Pendant le travail artistique je les écoute, nous bavardons en nous adaptant au sujet actuel, ils peuvent exprimer leurs pensées, leurs avis, parler de leur sentiment. Cela fait du bien de leur montrer le chemin sur lequel je marche moi-même avec de plus en plus de foi et de conviction.

Mes décisions ou choix de vie

En me souvenant des périodes les plus importantes de ma vie, de moi-même d'alors je ressens que j'ai beaucoup changé continuellement ce qui est naturel si on s'efforce et on en est capable. Ma manière de penser a beaucoup changé aussi mais je ne ferais rien autrement parce que je sais que c'est grâce à ces effets, ces bonnes ou mauvaises décisions que je suis où je suis dans ma vie.

Andrea

LA MOSAÏQUE DES LIENS COMMUNS

C'est à partir d'une expérience africaine, qui a duré plus d'une année scolaire, dans un pays totalitaire dirigé par l'empereur Bokassa, à 20 ans, en 1977 que s'est inscrit ma volonté de vivre et travailler en milieu rural. Mon compagnonnage avec un jeune homme ayant un diplôme de technicien agricole a déjà inscrit cette perspective de vie en milieu rural. Mais avec beaucoup de chance j'ai pu construire mon projet professionnel en harmonie avec mes choix familiaux. Ma mission en Empire Centrafricain en 77 avec tous les chocs culturels rencontrés m'a guidé petit à petit vers des choix de vie. Elle m'a imposé une réflexion sur le sens de l'action d'animation et la défense des droits de l'homme car le contexte était dur ; la pauvreté omniprésente, l'impossibilité de s'exprimer librement, de circuler sans surveillance, les conditions sanitaires dangereuses étaient autant de facteurs qui me bouscuaient quotidiennement et qui attisaient mes peurs.

Au retour de cette expérience en Afrique, sans heurts, sans rupture, dans un mode plus intuitif et affectif que réfléchi et raisonné, je me suis laissée aller à l'évidence des rencontres, des propositions, des projets d'animation qui se sont tous inscrits en milieu rural dans des communautés où tout paraît possible, où l'on imagine un monde cogéré, plus solidaire. Les années 80 s'ouvraient devant nous laissant place à des rêves accessibles dans un contexte économique florissant. C'est ainsi que j'ai été embauchée en France dans un lycée agricole privé « Ressins » dans la région de Roanne comme animatrice du foyer socioculturel. Former de jeunes adolescents à s'occuper d'une association s'est révélé passionnant. Cette mini société constituée de 300 membres nous offrait tous les cadres nécessaires à l'expérimentation de la vie collective et de ses exigences. C'est lors de stages pratiques, à travers l'expérience africaine et au sein de l'équipe pédagogique de cette école agricole privée, que j'ai pu développer des regards critiques sur la société dans laquelle je vis et qui jusque-là étaient restés enfouis, n'ayant jamais été alimentés par des débats dans le cadre familial.

Je commence à raisonner en fonction de ma propre analyse, à partir de l'expérience que je développe. Je quitte le lycée agricole pour vivre l'aventure de l'installation agricole avec mon mari qui va s'associer avec six autres agriculteurs plus âgés que lui dans la région de Cluny. Ma participation à cette coopérative d'exploitants de Taizé en Saône-et-Loire en tant que conjointe d'exploitant et les réflexions qui s'y développent, contribuent petit à petit à m'embarquer dans de nouveaux questionnements : comment participer au développement de sa région ? Quel est le rôle et la place des femmes au sein de la coopérative et dans la société ? Et je garde au fond de moi les échanges en 1980 avec Marguerite la déterminée, qui milite pour le développement économique par la mise en place de gîtes ruraux en Saône et Loire, ceux de Raymonde la timide,

guidée par ses convictions religieuses qui en duo avec son époux organise des débats à domiciles sur les sources de l'engagement, ceux de Simone qui fait partie de ces nombreuses conjointes d'exploitants qui ont voulu affirmer leur autonomie en travaillant à l'extérieur de l'exploitation.

Je poursuis toutes ces réflexions au sein des foyers ruraux mouvement d'éducation populaire créé après la guerre en France, qui vont très rapidement m'embaucher. J'adhère au concept des universités rurales qui réunissent autour de la même table des universitaires, des agents de développement, des acteurs du développement dont le concept met en avant l'importance de l'implication de chacune et chacun dans l'avenir de son territoire. Tout ceci résonne en moi et m'attire. Je me nourris et je grandis. Je découvre des personnes qui m'invitent à lire, à m'intéresser à des thèmes qui concernent directement mes activités professionnelles mais qui me proposent également d'autres manières de voir les choses. Ainsi s'engage une réflexion sur la signification d'une démarche culturelle en milieu rural et une analyse sur la place des femmes dans la société.

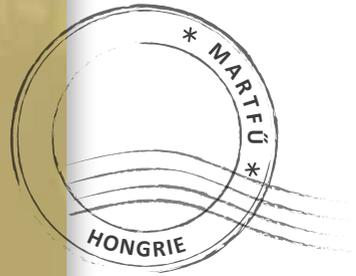
Mon implication territoriale a toujours été éclairée par la dimension internationale que j'ai retrouvée régulièrement dans mon parcours. Que ce soit dans ma vie personnelle, ou au cours de ma vie professionnelle, les expériences ont été nombreuses. J'ai mis 15 ans à transformer mes peurs pour que celles-ci ne deviennent pas des entraves mais au contraire pour qu'elles se libèrent et deviennent un véritable passeport.

J'ai eu la chance de pouvoir vivre « l'international » et c'est cette ouverture vers « l'ailleurs » qui a stimulé mes remises en cause sur les modes de participation d'une communauté, sur les processus démocratiques, sur ma propre place dans ma famille et dans la société. J'ai conscience d'avoir été du bon côté de la barrière et d'avoir bénéficié de gros privilèges. C'est sans doute la cause de ma révolte quand je vois les murs se lever plus de 35 années après et l'impossibilité de circuler librement.

Aujourd'hui je me retourne, ma vie familiale a changé, le père de ma fille est britannique ; quelle ironie du sort quand on pense que ce pays vient d'exprimer un vote pour sa sortie de l'Europe. Lui, fier de ses origines galloises va devoir demander sa nationalité française pour ne pas risquer des complications familiales. La question des frontières sera toujours au cœur de ma vie.

Je suis déterminée en 2017 à trouver tous les moyens pour maintenir avec tous ses compagnons et compagnes de route, ces liens qui nous ont permis chacun à notre niveau de renforcer la confiance en nous et de poursuivre notre chemin, éclairé par l'action de l'autre.

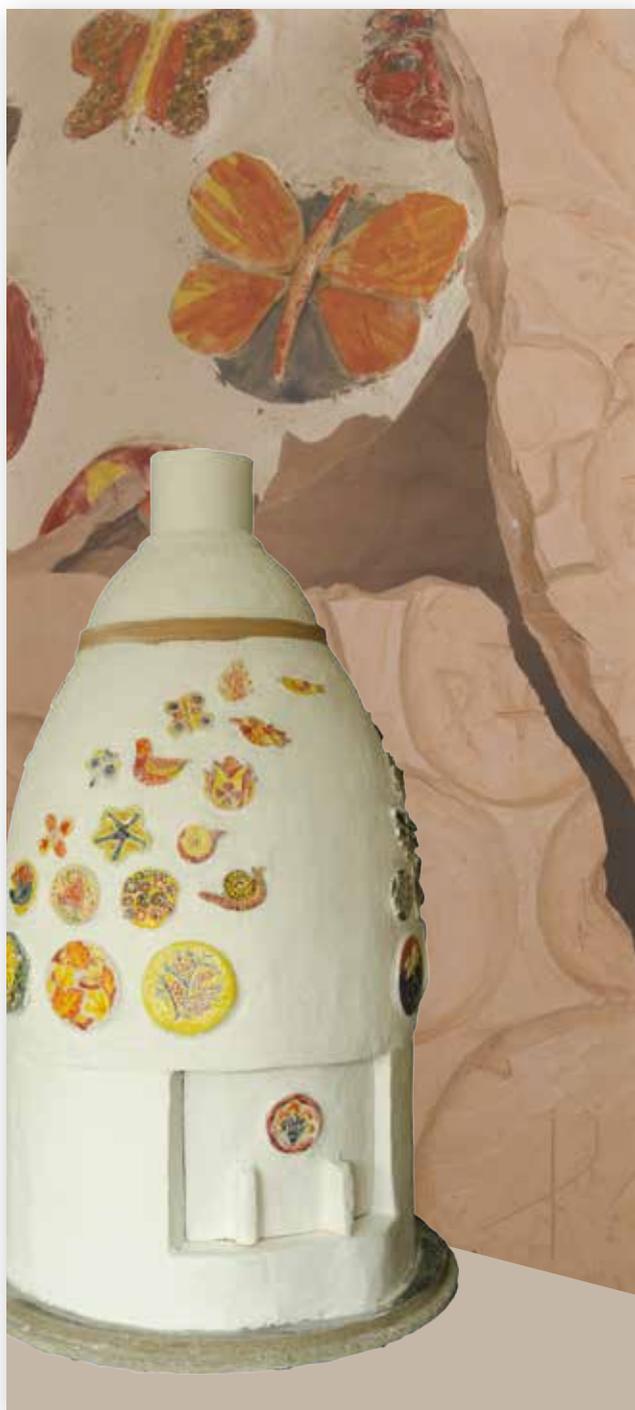
Chantal



**Patrimoine, mémoire
et tradition ;
des espaces ouverts de
créativité à inventer.**



«Nous avons cherché des objets qui expriment la féminité et nous avons naturellement choisi les chaussures des femmes : Mart-fú a été le siège de Bata, la célèbre marque de chaussures. La chaussure exprime le caractère de chaque femme, il y a donc de toutes les couleurs et de toutes les formes. L'installation de sculptures mobiles dévoile le fait que la femme est toute la journée au service de quelqu'un, qu'elle a de multiples rôles : épouse, mère, employée... Mais il y a d'autres chaussures : les chaussures de contes de fée, les chaussures qui servent à quitter la réalité, à s'évader. Nous avons également fabriqué un four, symbole de chaleur, de nourriture et de rassemblement.»



Récits de vie

L'un des tournants de ma vie était une opération. J'avais alors 50 ans. Après l'opération j'avais le temps de réfléchir. J'étais surprise des beautés autour de moi, combien le paysage qui m'entoure est beau, comment la lumière et l'ombre changent les couleurs, l'ambiance. J'ai dit à mon mari qu'il fallait peindre toutes ces beautés. Il a donc pris un bout de papier, de la peinture et un pinceau, il les a posés devant moi en disant que si je peux parler des arts avec autant d'enthousiasme je dois m'engager dans la création. Je n'ai pas protesté.

J'ai commencé à faire la connaissance avec le jeu des couleurs. Je fréquentais des bibliothèques, j'empruntais des livres des peintres qui m'inspiraient. J'ai commencé à copier leurs tableaux comme études. Je me suis surtout intéressée aux portraits. J'admire les visages, l'apparition de l'âme et des messages cachés. Le début, toute seule, était très difficile. J'ai donc cherché un professeur, un peintre qui pouvait s'occuper de moi. J'ai fréquenté les cours de dessin et de peinture de Kaib Nabil à Szolnok pendant 2 ans. J'aimais bien mais à cause de mon travail j'ai dû l'abandonner. Pendant les vacances d'été je suis allée à un camp de peinture mais ce n'était toujours pas suffisant pour moi. Quand je suis allée à la retraite il y a 4 ans je me suis décidée de continuer mes études. Je fréquente les cours de György Verebes peintre à Szolnok dans une colonie d'artistes. L'âge ne compte pas, je ne suis pas la plus âgée. L'essentiel est que la création me rende heureuse.

Dans mon parcours le plus important c'est la famille, la peinture, pratiquer mon hobby, m'exprimer à l'aide de cela. Ce qui compte vraiment pour moi c'est de rendre heureux les gens autour de moi et moi même, vivre le moment, réfléchir consciemment, l'optique positive de la vie. Je pense que mon optique positive de la vie me distingue des gens en général en ce qui concerne la peinture, le dessin et l'expression. Je suis résolue. Je tâche d'être en soutien des autres pour qu'ils puissent vivre leur vie plus facilement.

Ce sont les paroles de ma mère qui m'ont révélé le sens de la vie. Selon son opinion le sens de la vie est le travail, s'occuper de sa famille. Cette pensée m'a éveillée, je vois autrement la vie. Je pense qu'il doit y avoir autre chose, que la vie a d'autres sens, plus de sens. Il faut constamment chercher les buts, soi-même, ses qualités. J'ai découvert que tout le monde a un petit paquet qu'il faut ouvrir petit à petit. J'ai découvert que le fil rouge de ma vie est le dessin, la peinture, m'exprimer et la conscience. Tout cela m'impulse, Me fait avancer. C'est grâce à cette manière de penser que je suis là où je suis.

Mes créations sont des messages pour la génération suivante. Je voudrais apprendre à ceux qui me demande que tout le monde est capable de penser de cette manière.

Klára

Le plus important dans mon parcours c'est de maintenir la vie de ma famille, rendre heureux les membres de ma famille, aplanir le parcours de mes fils, prendre soin des parents. Tenir ma place dans mon travail est important aussi, ainsi que garder le niveau et d'évoluer continuellement. Il est important pour moi de dégager ma créativité. Selon la situation actuelle le plus important est de rétablir ma santé, la garder pour pouvoir réaliser ces buts.

Ce qui compte vraiment pour moi c'est de trouver une bombe d'énergie et de la garder. Une bombe d'énergie qui me rend enthousiaste, assidue, qui maintient mon désir de liberté, ma créativité, la santé. Depuis mon enfance je possède une créativité bénie que je peux utiliser dans différentes branches artistiques. Je connais bien les humains, j'aime travailler avec des gens, m'occuper des enfants, former des groupes. J'ai un grand coeur et en même temps je suis très sensible ce qui n'est pas toujours un avantage.

Mon parcours est déterminé par la famille, le travail, la peinture et le patchwork, la créativité, les liens amicaux. L'élément important de mon fil rouge est de maintenir les valeurs déjà atteints et de les garder au même niveau. Il est aussi important de trouver de nouveaux chemins qui me dirigent vers la liberté, la détente, la récréation.

Éva

Je suis Mária Perei. Je suis née le 3 août 1949. Je suis divorcée. J'ai un fils. Pendant mon enfance le plus important pour moi c'était d'avoir de bonnes notes à l'école pour pouvoir continuer mes études. J'aimais la littérature et l'histoire. J'ai lu beaucoup de livres qui me permettaient de connaître la vie des gens de différentes époques. Par exemple dans les livres de Dumas, Stendhal, Hugo j'ai découvert la société française. J'ai lu des grands classiques de la littérature hongroise, américaine, allemande. Grâce à la lecture je comprenais mieux ce que nous apprenions à l'école. Dans les livres j'ai trouvé des modèles qui luttaient pour leurs amis, leur patrie, leurs principes. J'ai passé mon baccalauréat avec succès, je voulais continuer mes études pour devenir bibliothécaire mais malheureusement cela n'a pas réussi. Mes parents étaient ouvriers, ils n'avaient pas la possibilité de me faire éduquer. J'ai commencé à travailler à Martfű à l'usine de chaussures en 1967. Je travaillais et je continuais mes études. À 21 ans j'ai eu une poste plus important, j'étais responsable à la qualité et la quantité. Je travaillais avec des jeunes. Après 10-12 de travail j'avais besoin de détente. Nous avons organisé des pro-

grammes. Nous sommes allés en randonnées, en excursions pour connaître les curiosités de la Hongrie, nous avons visité des musées, nous avons vu des spectacles aux théâtres, nous avons fait des spectacles nous-mêmes pour différents événements. Nous avons participé aux concours nationaux de littérature, c'était une très belle expérience. Ces programmes nous renforçaient comme équipe. Nous étions sensibles aux problèmes sociaux, nous avons organisé des actions de charité.

Une nouvelle étape: je me suis mariée en 1980. À 33 ans j'ai eu mon grand rêve, mon fils est né. Mon but le plus important c'était de m'occuper de lui et mon travail, mes parents, la famille et bien sûr moi-même. Mon mariage n'a pas réussi mais mon fils me rendait heureuse. Élever un enfant en travaillant n'est pas si simple, c'étaient mes parents qui m'aidaient. Je portais beaucoup de responsabilités. Je devais décider toute seule. Des fois je perdais ma foi. Mais un événement positif a changé ma vie. En 2006 à l'âge 57 je suis allée à la retraite. Je n'avais plus autant de responsabilités. Mais je devais m'occuper de mes parents âgés et de mon fils qui voulait continuer ses études. J'avais tout de même un peu de temps libre pour moi-même. J'ai cherché ce qui me rendait heureuse, qui me permettait de connaître de nouvelles choses, qui m'impulsait.

Je ne suis pas une personnalité. Je n'ai jamais voulu sauver le monde. Je suis une personne ordinaire mais c'est positif pour moi. Je prête attention aux gens, je suis empathique, j'aide où je peux. Je ne cherche pas de conflits, je les apaise plutôt. Je suis sensible à la nature qui m'entoure. J'aime les fleurs et les animaux. Le style de mon appartement et de mes vêtements me représente, représente mon goût. Je suis contente de ma vie. J'ai beaucoup lutté mais comme on dit: ce qui ne tue pas renforce. Je n'ai pas atteint mon but d'être bibliothécaire mais je suis quand même une personne équilibrée et heureuse. Aujourd'hui c'est mon fils qui m'encourage.

Après être allée en retraite je me demandais que faire. Faire quelque chose dont je n'avais pas le temps pendant que je travaillais, je m'occupais de ma famille. J'aimais toujours la broderie. Ma profession exigeait aussi de l'habileté manuelle. En 2007 j'ai joint le club de patchwork du Centre Culturel de Martfű pour faire fructifier mes qualités. Le travail du groupe est conforme avec mon goût. Nous faisons des objets utiles, des coussins, des couvre-lits, des nappes, des sacs, des jouets. De temps en temps nous allons voir d'autres groupes de patchwork pour apprendre de nouvelles techniques. Nous aus-

si nous transmettons nos savoirs aux autres. Tous les ans nous organisons une exposition. Les visiteurs sont enchantés par les couleurs, les variétés des tissus et des techniques. Nous nous efforçons continuellement de trouver quelque chose de nouveau. Nous faisons toujours une création commune. Nous choisissons un sujet, un thème et après chacune trouve la technique qu'elle préfère. Après l'exposition nous offrons cette création par exemple au cabinet médical pour enfants, ou à la bibliothèque des enfants. Dans mon travail j'exprime toujours ma personnalité, mon goût, ma créativité. J'ai la liberté pour choisir les couleurs, le tissu, la technique. Quand on dit du bien de mes créations, quand on utilise mes produits cela me rend heureuse. Cela me renforce pour continuer le travail. Je suis fière de moi.

Toute la vie est une lutte. Il faut quand même tendre à trouver le bonheur, à être heureux et rendre heureux les autres. Il faut apprendre pour pouvoir transmettre ses connaissances aux autres. C'est ce qui caractérise ma vie. Je me pose des fois la question: qu'est-ce que j'ai raté? Qu'est-ce que je veux encore atteindre? Je voudrais continuer d'apprendre de nouvelles choses mais seulement celles qui me rendent heureuse. Je voudrais aussi connaître la culture d'autres pays, d'autres peuples, leurs idées sur les problèmes du monde, la situation des femmes. Actuellement c'est le projet Femín'art qui me permet tout cela.

Mária

Ce qui a été important dans ma vie, ce sont les moments positifs. Les réactions des autres étaient depuis toujours très importants pour moi et elles le sont actuellement aussi. Aujourd'hui j'en reçois moins pourtant grâce à une incitation intérieure forte et une conviction je lutte pour ce que je tiens pour une chose de valeur.

La deuxième chose importante que je trouve indispensable dans ma vie quotidienne même si elle est trop mouvementée c'est la justice, l'humanité, le respect. Malheureusement cela devient de plus en plus rare dans les communautés données (p.ex.: le lieu de travail), les membres sont différents. J'aimerais bien que des relations harmonieuses, des collègues collaborateurs, des débats professionnels constructifs déterminent mon temps passé sur mon lieu de travail.

Aimer les enfants, l'empathie et le sens de responsabilité c'étaient (et est aujourd'hui aussi) les idées directrices de ma vie privée ainsi que professionnelle. Ces idées dirigent aussi mes activités créatrices. Il est important pour moi de chercher et créer des choses esthétiques belles, près de l'âme. Tout cela est important pour établir et maintenir la paix intérieure et le calme. C'est la création qui m'élève des tourbillons quotidiens et me permet de tourner mon regard vers l'intérieur.

Je m'efforce de m'éloigner de la mentalité de la société de consommation. Pour garder ma propre paix spirituelle et j'évite les effets qui pourraient m'influencer négativement. Ce qui compte vraiment pour moi c'est l'amour, l'empathie, le calme, la paix intérieure, la beauté (spirituelle et artistique) la délicatesse, l'exigence et le développement. Je pense que je suis une personne empathique, compréhensive, serviable. Je cherche l'harmonie, l'équilibre. Je peux être intensivement enthousiaste, admirer quelque chose. Je tâche de transmettre tout cela à mes enfants, mes élèves. Je cherche de nouvelles voies, de nouvelles possibilités, de nouvelles techniques. Je suis ouverte aux études, au développement. Malheureusement je suis maximaliste, je cherche la perfection à l'extrême. J'ai constamment besoin des activités créatives, de la création. On peut compter sur moi.

Andrea

Le plus important pour moi c'est d'avoir des expériences. Être présente, aider mais ne pas être importune. Je sais l'existence de Dieu, j'accepte la vie terrestre comme elle est. Je ne lutte contre rien. Je sais bien que tout ce qui arrive est la représentation d'une volonté plus haute. Moi aussi je fait partie du monde qui est parfait comme il est. Toute misère est la conséquence des actes. C'est la loi. J'essaye de créer des karmas positifs pour moi. Je crée des karmas par mes créations artistiques. La méthaphysique de la peinture de portraits : j'observe les portraits des artistes, toujours, sans exception, le portrait ressemble à l'auteur. L'arc des yeux, la caractère du nez, la ligne de la bouche montrent des ressemblances. C'est là que mon savoir renforce le savoir, que le modèle est l'étincelle du même feu que le créateur. C'est aussi lui, c'est aussi toi. C'est la méthaphysique de plus haut niveau.

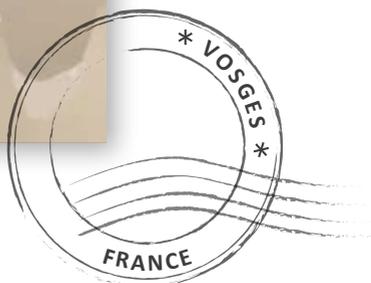
Ce qui compte vraiment pour moi c'est de laisser une trace. Avec mes créations. J'observe consciemment, j'essaye de vivre consciemment dans

le monde. Tout ce qui existe est unique. Si on enlevait un seul élément du monde tout fonctionnerait autrement. L'une des plus importantes caractéristique de ma personnalité c'est que je ne réfléchis pas par des mots mais à l'aide des images, des couleurs, des formes, des lignes, des lumières. Les grandes civilisations réfléchissaient par des symboles... et ces symboles sont maintenant les outils d'expression des artistes. La psychologie moderne commence à le découvrir. C'est la force magique de la pensée qui permet de s'accomplir. Épanouir son affection. Le rôle de l'artiste n'est pas de servir le goût du public. Son rôle est d'élever à un niveau de savoir plus haut le destinataire qui est prêt à s'élever. Je respecte les créations de tous les créateurs. Le travail réalisé humblement qui n'est pas industriel enrichi le destinataire. La tâche de l'artiste est de mettre au monde l'oeuvre et trouver sa place dans ce monde pour que la création puisse accomplir sa destination. Mon fil rouge est de comprendre le fonctionnement du monde.

Éva



**Dedans, dehors,
regards croisés ;
connaître son territoire
et l'exprimer.**



«Nous avons choisi d'exprimer nos idées par la création d'une tente de douze mètres de long. Nous voulions provoquer un regard croisé entre ce qu'on est et ce que les gens d'ailleurs pensent que l'on est. Nous avons travaillé autour des images d'Epinal à l'extérieur de la toile et sur le patrimoine de notre territoire à l'intérieur de la tente. Nous voulons exprimer sa réalité et notamment parler de l'eau et de la forêt. Cela fait partie de notre identité profonde et nous voulons les valoriser et les protéger.»



Femmes de
marins pêcheurs
L'attente

Témoignages de femmes de Sicile, de Charente Maritime et de Vendée

« Est-ce qu'on fait des enfants pour ne pas se sentir seule ? On les fait à deux. Je ne me suis jamais posé la question ; Par contre ils ont été mes piliers quand je me suis retrouvée seule. Les enfants ce sont mes moteurs Je ne sais pas si j'aurais tenu comme ça sans enfants à l'attendre.

Je ne me suis jamais posé la question.

Ca doit être plus long ! Parce qu'au moins avec les enfants, il faut les emmener à l'école, il y a les devoirs... ça occupe ! »

« La première année, il a embarqué après 2001. On s'est énormément écrit par lettres, mais le téléphone ça manque tout de même. Maintenant on peut s'appeler tous les jours. Alors ça a aussi un revers ! parce qu'on se dit « est-ce que je l'appelle parce que j'ai envie ou parce que c'est l'habitude du jour ? Donc des fois volontairement on ne s'appelle pas, pour avoir envie à nouveau de se raconter, parce qu'en plus il y a des jours où il ne se passe pas grand-chose non plus. »

« La journée ça allait parce qu'on est très occupé, il y a des choses à faire. C'était le soir quand les gamins sont couchés. Pourtant à la fin, quand il y avait le portable avec mon mari, des fois on s'appelait trois fois par jour ! Le soir vous êtes devant la télé surtout l'hiver et puis il n'est pas là. Vous aimeriez bien qu'il soit à côté de vous. Les gamins dorment parce qu'il y a l'école le lendemain. Moi ça m'a toujours paru long. Je ne peux pas dire que 8 jours ça ne me paraissait pas long ce n'est pas vrai. Je ne me suis jamais couchée avant minuit ou une heure du matin. Des fois même morte de fatigue, je ne voulais pas aller me coucher. »

« On savait où écrire, dans quel port il fallait écrire. On avait toutes les dates des escales de façon à ce que si on voulait lui écrire, on savait où il fallait envoyer les lettres. Ça marchait bien ! Il y a trente ans, quand j'avais dix ans je lui écrivais. Il fallait envoyer la lettre par avion. Par bateau non ! »

«Maman je dors avec toi parce que tu ne feras pas de cauchemars» C'est vrai que je les emmenais avec moi et je les réveillais ; je ne pouvais pas partir et me dire *je vais les laisser, ils dorment*. C'était plus fort que moi, même en grandissant. Quand ils ont commencé à aller au collège mon fils me disait quand je venais le réveiller : «tu peux me laisser dormir maman, je te promets que je ne ferais pas de bêtises.» Mais il y avait toujours la peur *il suffit qu'il m'arrive quelque chose sur la route, il est tout seul à la maison...*

Par contre ma fille ça ne la dérangeait pas. Elle s'allongeait à l'arrière de la voiture, elle prenait sa couverture, elle était bien. « Moi j'attends papa ». Quitte à dormir toute la nuit dans la voiture ça ne l'aurait pas dérangé. Du moment qu'elle attendait que son père arrive !

Quand elle avait compris que son papa partait et revenait, quand son père arrivait, c'était tout un préparatif. Il fallait la belle robe, il fallait être belle pour papa. Quand elle voyait le bateau arriver, elle en avait les larmes aux yeux, elle appelait son père, elle en était fière ! »

« Moi par contre, c'était un truc indispensable que je travaille. Dans le contrat dès le départ ! Parce que sinon j'aurais vraiment eu l'impression de passer mon temps à l'attendre. Je l'attends mais je ne veux pas avoir l'impression de faire que ça. »

« C'était la fête quand il arrivait bien sûr ! On tournait toujours autour de sa valise pour voir les cadeaux qu'il ramenait ! Forcément... comme il a voyagé... Je pense qu'il a fait le tour du monde. Il ramenait toujours des trucs, des cadeaux de pays... Des colliers d'Afrique, des statuettes en bois. »

« Je me souviens des ananas qu'il ramenait. A l'époque tu n'en trouvais pas comme on peut en trouver aujourd'hui ! Des noix de coco aussi, c'était assez exceptionnel ! ce n'était pas courant de ramener ce genre de choses ! Des bijoux... Tout ce qu'il pouvait trouver à terre. Enfin... quand il avait le temps d'aller à terre. »

« On n'a pas forcément les mêmes attentes et c'est ce qui n'est pas évident à accepter pour eux quand ils rentrent. C'est que pour nous la vie continue ! Le travail aussi, il faut se lever le matin même si on resterait bien au lit tous les jours ! »

« Pour les marins quand ils reviennent ils peuvent s'attendre à tout ! Trouver aussi la maison vide avec un mot « je suis partie, salut ». C'est arrivé à plusieurs de ses collègues. Pour moi c'est très important que je sois se-reine, donc moi j'ai confiance il n'y a pas de soucis. Je ne me prends pas la tête là-dessus. Lui il a confiance aussi ; Il sait que même si je sors que je serai là à son retour. »

« Ils pleuraient quand ils voyaient que je préparais ses affaires. »

« J'ai connu un petit garçon de deux ans et demi qui avait pris le manche à balai pour taper le monsieur qui était dans le lit de sa mère ! C'était son père bien sûr. Il ne comprenait pas. »

« Être seule à terre implique de se montrer forte pour rassurer sa progéniture et gérer la vie de famille. Difficile parfois d'expliquer le départ du père. « Baptiste à trois ans ressentait le manque mais ne savait pas l'exprimer et puis le temps n'avait pas de signification pour lui. Par contre Tristan, le plus grand m'a dit une fois qu'il avait perdu son papa. Géraldine Hary est auteur de livres pour enfants et en élève trois ; pour eux, il a fallu imaginer des activités et fabriquer des calendriers pour préparer le retour et faire passer le temps plus vite. Les dates clés de l'enfance jalonnent les absences : rentrées sans papa, anniversaires sans papa, fêtes des papas sans papas... Mes enfants dormaient avec le courrier de leur père. »

Témoignages collectés et retranscrits par Marie Vullo

Les robes
prennent la parole

Plus de 200 femmes se sont exprimées en répondant à la question *aujourd'hui je défends le droit à*

Des expressions spontanées nées de rencontres individuelles, de débats collectifs ou d'ateliers d'écriture en France, en Lituanie et en Hongrie. Un arrêt sur images qui témoigne des préoccupations des femmes en 2016. Il ne s'agit pas de lister tous les droits essentiels mais de dévoiler les insatisfactions vécues par les femmes et de mesurer la route qui reste à parcourir.

Droits individuels des femmes

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à la féminité : porteuse de la vie, porteuse de la paix.
- Je défends le droit d'être moi même avec les traits de ma personnalité.
- Je défends le droit de disposer de mon image dans l'espace public. Que toutes les femmes puissent vivre leur féminité au-delà de leur famille, de leur travail.
- Je défends le droit à l'avortement et de disposer librement de mon corps.
- Je défends le droit à naître des petites filles.

Droit d'avoir ses propres choix de vie

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit de m'habiller comme je le souhaite. Je défends le droit à choisir mon mode de vie.
- Je défends le droit au choix.
- Je défends le droit de choisir ma destinée.
- Je défends le droit de choisir ce que je veux faire de ma vie en tant que femme, pas uniquement femme-épouse, femme-mère, sans être jugée par la société.
- Je défends le droit à être heureuse.

Droit à l'Égalité des rapports entre les femmes et les hommes

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à soutenir les femmes dans leur lutte pour l'égalité des sexes.
- Je défends le fait que la femme a autant de valeur que l'homme.
- Je défends le droit aux engagements égaux dans la famille.

Droit à l'éducation et à la formation, pour les jeunes filles et les femmes

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à l'éducation.
- Je défends le droit à la formation.
- Je défends le droit à la scolarisation et à l'éducation de toutes les filles quel que soit leur lieu de naissance.

Droit à mener une carrière professionnelle

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à l'évolution professionnelle.
- Je défends le droit de faire un travail identique à celui d'un homme en ayant la même reconnaissance.
- Je défends le droit à l'égalité des salaires entre hommes et femmes.
- Je défends le droit à l'autonomie des femmes par le travail.

Droit à la différence

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à la différence.
- Je défends les droits des femmes souffrant de dépression ou maladies mentales.

Droit d'aimer librement

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à l'amour.
- Je défends le droit à refuser le mariage imposé.
- Je défends le droit d'avoir mon orientation sexuelle.

Droit à l'expression, à prendre la parole, à penser

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit des femmes à s'exprimer et à occuper une place dans la société.
- Je défends le droit au respect, au traitement égal et non-sexiste de la parole d'un homme ou d'une femme.
- Je défends le droit à exprimer mon opinion.
- Je défends le droit des femmes à communiquer entre elles.
- Je défends le droit à la liberté de penser.
- Je défends le droit d'exercer mon libre arbitre.
- Je défends le droit à la création libre.

Défendre, protéger l'environnement

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit de vivre dans un environnement sain.
- Je défends le droit d'avoir de la verdure dans les villes.
- Je défends le droit à la nature.

Droit à défendre la démocratie

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit à défendre mes droits civiques.
- Je défends le droit aux élections démocratiques.

Droit de circuler et de dépasser les frontières

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit d'accueillir des migrant.e.s sans contraintes.
- Je défends le droit de choisir ma patrie.
- Je défends le droit de circuler librement dans le monde.
- Je défends le droit d'arriver sans papier de nulle part.

Droit à la paix et à un environnement sans violence

Moi, citoyenne,

- Je défends le droit d'être en sécurité dans la famille.
- Je défends les droits des enfants ne pas devoir travailler pour qu'ils aient un avenir créatif.
- Je défends le droit des enfants et des femmes à la vie en sécurité.
- Je défends le droit de vivre dans un environnement sans violence, sans tyrannie et sans domination physique et morale sur les autres.
- Je défends le droit de refuser de prendre les armes pour tout type de combat.
- Je défends le droit de vivre en paix.



**Secrets de femmes, le
courage de
créer des liens pour
être reconnues.**



«Les femmes, nombreuses, ont travaillé autour de leur sac à main, cet accessoire où elles mettent les affaires personnelles, qui font partie d'elles. Des objets ont été créés pour mettre les pensées, les secrets, les phrases de chacune. Elles ont choisi d'exposer ces objets dans une présentation commune, une sorte de maison avec des étages. Les personnes sont réunies par le plancher et le plafond- plancher pour ceux d'en haut, plafond pour ceux d'en bas. Les colonnes représentent les différences et les femmes ont voulu que les visiteurs puissent se promener entre les colonnes.»



L'expression des femmes dans l'espace public

La force de la parole

Puisque le sujet de ce texte concerne « la prise de la parole », arrêtons-nous un moment sur le phénomène « parole » elle-même et sa force.

Dans le Nouveau Testament de la Bible cette force est déjà décrite.

Cette force s'est manifestée aussi dans la capacité de l'être humain de parler, dans le langage.

Celui-ci a deux fonctions : il exprime la représentation que celui qui parle se fait de ce qu'il aperçoit autour de lui, et il sert d'outil de communication entre les êtres humains. Mais ces communications cachent aussi *des rapports de force* entre ceux qui parlent. Ainsi l'utilisation de paroles, peut devenir *un outil de pouvoir*. Et la parole de ceux qui ont une autorité sociale ou religieuse a plus de force, plus de pouvoir, et donc plus d'impact sur l'imaginaire.

Ainsi la force *créatrice* de la parole peut être détournée en force *destructrice*.

Les barrières

Inégalités persistantes sur le plan économique et politique

Comment se fait-il qu'à travers les siècles et malgré toutes les différences sur le plan mondial, il a existé et existe toujours plus de contraintes à l'épanouissement social, économique et politique pour les femmes que pour les hommes ? Quelles en sont les causes historiques ?

Pour comprendre les racines profondes de ces barrières, il faut remonter très loin dans le temps.

Les avancées de la technologie : moteur d'inégalités économiques

Au cours du VI^e millénaire avant notre ère la *métallurgie du cuivre et du bronze* a vu le jour en Europe. Ce n'est pas l'invention de la métallurgie elle-même qui a causé le passage du système matrilineaire au système patrilineaire. C'est plutôt son *application aux technologies guerrières*. L'extraction, la fusion et le commerce des métaux pourraient avoir monopolisé l'énergie masculine puisque les femmes, ralenties dans leur liberté de mouvement par les nourrissons et les enfants en bas âge, ne pouvaient voyager sur de longues distances.

Le patriarcat

Avec la fin du nomadisme apparaît le patriarcat. Le nouveau mode de vie sédentaire aurait entraîné la nécessité de *protéger l'accumulation des richesses* alors que ce n'était pas nécessaire auparavant. Cette nécessité en-

traîna l'obligation d'une organisation militaire. Les tâches militaires échurent aux hommes physiquement plus forts, et les fonctions politiques avec elles. Les femmes conservaient les tâches liées à la maternité. Ainsi une division sexuelle du travail apparaît ou s'exacerbe.¹

A travers les siècles et jusqu'à nos jours l'invention de nouvelles technologies a continué à contribuer à l'inégalité économique et politique entre hommes et femmes, en particulier dans les milieux ruraux.

Femmes rurales dans les pays « en développement ».²

Les femmes rurales dans les pays « en développement » assurent 60-80% de la production alimentaire de la planète. Par contre, la production de produits pour l'exportation stimulée par l'introduction de nouvelles technologies a entraîné un transfert des bénéfices vers les hommes au détriment des femmes... Les femmes ont moins d'accès à la propriété des terres, à l'héritage, au crédit, à l'assistance technique, à l'éducation, et à la formation en agriculture. En outre les femmes ne représentent qu'une partie infime des membres des coopératives agricoles dû au fait que le facteur propriété de terres est étroitement lié au statut social et donc à la prise de décisions.

Femmes rurales en Europe³

Les taux de chômage en milieu rural (en Europe), généralement élevés dans la plupart des régions rurales, le sont souvent encore plus chez les femmes que chez les hommes.

En milieu rural européen les femmes exerçant une activité au sein d'une entreprise ou d'une exploitation familiale ne disposent souvent *ni d'un statut professionnel, ni d'une rémunération indépendante, ni d'une protection sociale qui leur soit propre.*

Les femmes vivant en milieu rural sont *systématiquement minoritaires dans les processus de décision et de planification, en particulier aux échelons régional et national.*

En France, les femmes font moins de travail domestique qu'il y a une dizaine d'années. Elles ont plus d'activités hors le foyer (professionnelles, associatives, etc.) et plus de soutien technique (machines). Fini le tricot et la couture. Mais, les femmes font toujours 2/3 du travail domestique et elles

¹ Source : Wikipedia.

² Ce passage a été repris du Doc. FAO 03 10 2015: 3e Rapport de situation sur le Programme d'action de la Conférence mondiale sur la réforme agraire et le développement rural (Rome 1991).

³ Le texte suivant est repris du Rapport de la Commission européenne, Direction générale de l'agriculture, 2000 : « Le rôle des femmes dans le développement rural en Europe ».

assurent 65% des tâches parentales. (INSEE 2015)

Femmes et (an)alphabétisme dans le monde⁴

Sur le plan mondial 875 millions de personnes de plus de 15 ans sont *analphabètes* soit 16 % environ de la population mondiale de cet âge et *2/3 sont des femmes*. Plus de *113 millions d'enfants* dans le monde sont *exclus de l'école, dont 2/3 de filles*.

Droit de vote accordé aux femmes

Le fait que le droit de vote ne fut accordé aux femmes qu'au cours du 20^e siècle illustre que la lutte pour la reconnaissance en tant que citoyenne a été longue...⁵

La place des femmes en politique en Europe⁶

Europe : d'une manière générale les femmes sont plutôt nombreuses dans les gouvernements (où elles sont nommées). En revanche elles sont très minoritaires dans les parlements (où elles sont élues).⁷

Volonté de puissance et création d'une image de la femme

Le règne de la Grande Déesse

L'image de la femme que se sont faites les êtres humains n'a pas toujours été celle d'un être de second rang ou un être à craindre et donc à garder sous contrôle.

Des civilisations matriarcales ont existé au néolithique. Les plus récentes découvertes archéologiques ne cessent de confirmer qu'en effet, c'était l'ère du règne de la Grande Déesse. Cette civilisation dominée par le féminin était, selon l'auteure, de nature non-violente et non-hiérarchique. La raison du plus fort ne dominait pas ; l'homme et la femme vivaient sur un pied d'égalité.

⁴ Chiffres fournis par l'Observatoire des inégalités.

⁵ 1893: Nouvelle Zélande ; 1902: Australie ; 1906: Finlande ; 1913: Norvège ; 1915: Islande ; 1917: Union soviétique ; 1918: Canada, Allemagne, Autriche ; 1919 : Pays-Bas ; 1920 : États-Unis, Hongrie ; 1928 Grande Bretagne; 1944 : France ; 1971 : Suisse ; 2005 : Kuwait.

⁶ Source : l'Observatoire des inégalités.

⁷ Suède, Danemark : parité au gouvernement. Royaume-Uni : 4 femmes contre 22 ministres au gouvernement de David Cameron. Espagne : 37% députées. Italie : 20% députées. Pays-Bas : 38%. Europe de l'Est (anciens pays du bloc soviétique) : autour de 20% députées.

L'épée et la plume

Si l'invention de la métallurgie et l'application aux techniques guerrières a eu un impact décisif sur la position sociale de la femme et l'émergence du patriarcat, une deuxième invention a été aussi cruciale pour la création d'une certaine image de la femme : celle de l'apparition de *l'écriture* autour de l'an 3.200 avant notre ère. Cette invention marque une cumulation du pouvoir de l'épée et du pouvoir de la plume. Et la plume a été une arme redoutable dans les mains des *hommes religieux* aussi bien que dans celles des *hommes publics*.

Les religions institutionnalisées

Les trois religions institutionnalisées (le judaïsme, le christianisme, l'islam), basées sur des Livres sacrés (la Torah, la Bible et le Coran), ont en commun qu'elles marquent *un passage* de la croyance en la force créatrice de la Vie symbolisée par le féminin, *la vénération de la Déesse*, à la foi en un *Dieu créateur mâle*.⁸

Les religions institutionnalisées ont eu une influence primordiale sur l'évolution des sociétés patriarcales où la femme avait un rôle subordonné à jouer, où elle était réduite au silence dans l'espace public.

Les hommes publics

Mais le langage a joué un rôle aussi important dans la vie de société plus large comme outil dénigreur par rapport à la femme.

Prenons les définitions suivantes du dictionnaire Le Grand Robert :

« *homme public* » = un éminent sujet de la cité qui en incarne l'honneur et la vertu.

« *femme publique* » = femme dépravée, débauchée, femme commune qui appartient à tous, prostituée.

Dans la langue française on trouve aussi des préférences pour le masculin. Le fait que le mot « *homme* » désigne aussi bien *l'être humain* que *l'être masculin* (cp. : *Anglais* « *man* », *Sanskrit* « *mannus* ») correspond à beaucoup de mythes concernant la genèse de l'être humain. Dans les mythes la femme est souvent représentée comme *une dérivée de l'être humain mâle*.

⁸ Cp. sur ce sujet : SIZOO, Edith (2003), *Par delà le féminisme*, Editions Charles Léopold Mayer, pp.58-67.

Un autre regard sur les relations sociales

Quoique la révolte des femmes manifestée bruyamment pendant la 2e moitié du XXe siècle se soit un peu calmée, il reste à préciser ce qui se cachait en dessous des cris de colère, des revendications de vouloir être entendu. En d'autres mots, qu'est-ce qui génère ce mal-à-l'aise, qu'est-ce qui gêne les femmes au fond de leurs êtres ? Pour y voir plus clair j'ai étudié les écrits de femmes philosophes, de femmes économistes, de femmes écologistes, de femmes religieuses, et j'ai interviewé une vingtaine de femmes dans des positions de pouvoir.⁹

Ce qui gêne les femmes dans le discours patriarcal

L'analyse de tous ces écrits revient à la même conclusion : ce qui gêne profondément les femmes c'est que *le fondement de la pensée patriarcale* se caractérise par une tendance à *concevoir la réalité en termes dualistes*, et le plus insupportable est que l'un des éléments a la *suprématie sur l'autre*, qu'il y a donc une hiérarchie. Autrement dit : la tendance qui prône la coexistence de deux éléments opposés, voire irréductibles, dont l'un a plus de valeur que l'autre.

C'est là une conception duale du monde qui n'est pas vécue comme telle par les femmes. Le dictionnaire Robert définit le verbe Concevoir comme :

1. la formation d'un concept par l'esprit
2. Former un enfant dans son utérus, engendrer.

Autrement dit : d'abord l'esprit, puis le corps. Et ce sont l'esprit, la raison, la connaissance et la vie publique qui priment sur le corps, l'intuition, le savoir et la vie privée. Or, la majorité des critiques émanant des femmes, renversent l'ordre de ces deux acceptions. Implicitement ou explicitement, les femmes partent des racines corporelles de la pensée pour former des concepts, mais sans les mettre dans une relation hiérarchique de valeur.

Être né fille, devenir fils

On peut se poser la question s'il existe un parallèle entre la tendance masculine de créer des oppositions hiérarchisées et le problème auquel doit faire face le garçon de « devenir homme ». Un garçon, par contre, doit *apprendre à se distinguer de la mère*, il doit *prouver* qu'il n'est pas féminin.

En d'autres mots : la nécessité de *se distinguer, se prouver...* aurait-elle

⁹ SIZOO, Edith (2003), *Par delà le féminisme*, Editions Charles Léopold Mayer, Paris

constitué un besoin de séparer, opposer, et accorder plus de valeur à l'un qu'à l'autre ?

Une culture de la relation

Quel est alors l'essentiel de ce que les femmes essaient de dire ? Qu'est-ce qui se cache en dessous de leurs paroles ? Il n'est pas étonnant que l'enjeu primordial qui se dégage des critiques et des propositions d'alternatives, est celui de « la relation » à tous les niveaux de la vie et du monde.

En étudiant des textes écrits par des femmes, j'ai été touchée par la fréquence de certains verbes que les femmes utilisent pour *verbaliser autrement* leurs approches alternatives : déjà là, cette préférence féminine pour la mise en relation se dévoile. *Interconnecter, entrelacer, relier, tisser, franchir les limites paroissiales, soigner, con-verser (plutôt que dis-cuter), rencontrer* : voilà quelques-uns des verbes privilégiés par les femmes.

Le malaise, les cris de colère, les critiques, les silences aussi devant tout ce qui relève de la volonté de séparer, de fragmenter, de morceler, de diviser... pour régner, *toutes ces manifestations jaillissent du vécu charnel et profond de l'entrelacement de tous les éléments, aussi différents qu'ils soient.*

Les femmes économistes ont remis en cause certains aspects de la théorie économique dominante :

- la tendance à glorifier la satisfaction de l'intérêt égoïste ;
- le refus de reconnaître la valeur économique du travail domestique et communautaire ainsi que des savoirs et savoir-faire que ceux-ci impliquent ;
- l'économie de la rentabilité monétaire, du profit avant tout.

Les mouvements de femmes ne réclament pas que la femme en tant qu'être humain ait la même valeur que l'homme car c'est une évidence indiscutable. Ce qu'elles veulent faire comprendre est que *leurs priorités puissent être différentes* et doivent être respectées. Par exemple :

- Au lieu de donner une priorité exclusive au profit, à la compétitivité, au jouer des coudes, au gagnant, il faut valoriser les contributions qualitatives différentes de chacun-e.
- Au lieu d'exploiter à l'infini les ressources naturelles, il vaudrait mieux les soigner et être attentifs à leur préservation.
- Par rapport aux conditions de travail, le rythme de travail ne doit pas nécessairement être pareil pour tout le monde. On peut aussi bien l'adapter au rythme biologique / social de chacun-e sans le pénaliser financièrement.

En somme, les efforts des femmes pour remettre en relation ce qui a été disjoint à travers les siècles par des modes de pensée et d'action de séparation, de fragmentation, se manifestent dans tous les domaines d'activités humaines.

Les traits caractéristiques de cette culture relationnelle, exprimés dans le discours de ces femmes de professions différentes se résument par :

- *l'interconnexion dans la diversité
- *l'interdépendance dans la complexité
- *la proximité (le lieu)
- *l'empathie.¹⁰

Rapports au langage

Si, à part des exemples remarquables, beaucoup de femmes expérimentent toujours un certain mal-à-l'aise à s'exprimer sur la scène publique, ne serait-ce parce qu'elles-mêmes - aussi bien que les hommes d'ailleurs - ne se rendent pas suffisamment compte en quoi leurs manières de s'exprimer à travers la parole puissent être différentes de celles des hommes.

« *Sexes et genres à travers les langues* »¹¹

Est-ce qu'il faut en conclure que dès que les femmes ne bavardent plus entre elles, mais entrent sur la scène publique, il faudrait qu'elles s'adaptent et remplacent les qualités du discours féminin par un discours adapté au discours dominant afin d'être entendu et écouté ? Loin de là ! Il faut que les femmes restent elles-mêmes et attestent publiquement la valeur de ce qu'elles ont à dire.

Lever les barrières : paroles et actes

Pour sortir de l'image stéréotypée de la *fille-femme-épouse-mère*, *femme-danger* et *femme-vénérée*, la nécessité de *se définir soi-même en tant que femme* s'est imposé. Dans un premier temps, les femmes ont surtout eu recours à la parole, notamment la parole écrite. Ce n'est que relativement tard dans l'histoire qu'elles se sont organisées pour se manifester

¹⁰ Cp. SIZOO, Edith, op.cit. chap. 4 : Caractéristiques définitoires, p. 141.

¹¹ IRIGARAY, Luce, (1990), *Sexes et genres à travers les langues*, Grasset & Fasquelle.

dans des actions collectives. Celles-ci ont été le plus souvent des luttes pour lesquelles les femmes ont utilisé des outils de résistance à elles.

Paroles : le langage comme outil de résistance

Les femmes n'ont pas attendu les féministes des années 1960 pour exprimer leurs propres vécus d'être femme ! Et cela a déjà commencé dans la préhistoire. De nouvelles théories sur *l'invention de l'écriture* la font remonter à une période bien antérieure à 3.200 avant notre ère, et suggèrent que *les femmes ont joué un rôle majeur dans cette découverte*.

Actes : se manifester collectivement

Ce sont les deux Guerres mondiales suivies par la révolution socio-culturelle de l'année '68 qui ont marqué un tournant irréversible dans l'histoire des femmes, notamment en Europe et aux Etats Unis. Ayant dû remplacer les hommes partis en guerre et en participant activement au mouvement libérateur de '68 qui remettait en cause une société autoritaire et patriarcale, les femmes sont sorties du silence. Pourtant, il ne suffisait pas de saisir les raisons sous-jacentes de la condition féminine. Pour la changer, il fallait organiser la résistance, se mettre en mouvement. Le secret du succès des mouvements de femmes réside d'une part dans *le partage des souffrances* et d'autre part dans la capacité de ces mouvements de *transformer cette souffrance en action positive*.

Il n'est pas étonnant que dans ces actions, c'est souvent le vécu corporel qui a servi de point de départ. Car quoi de plus intègre, quoi de plus « soi » que le corps, lieu de la différence par excellence ? Le recours au corps fût non seulement un moyen de se définir, mais aussi un moyen de lutte pour *la reconnaissance de la femme dans sa différence*

Nous connaissons toutes les manifestations visibles dont des féministes pures et dures ont exprimé leurs colères et leurs frustrations dans la rue. Ces femmes-là appartenaient surtout à des classes moyennes plutôt urbaines. Elles réclamaient « le droit d'avoir des droits », ou comme le disait Hillary Clinton pendant la Conférence des Nations Unies à Beijing : « les droits de l'homme sont aussi des droits des femmes ! ». Et en effet sur ce plan-là grâce aux mouvements de femmes tapageux, de grands pas en avant ont été faits.

Mais qu'en est t-il des millions de femmes dans le monde non-connues, non-visibles, silencieuses ? Celles qui n'ont pas à haute voix réclamé le droit d'avoir des droits, mais qui ont surtout voulu avoir « *le droit d'être responsable* » ?

Dans le livre « *Univers de femmes* »¹² j'ai mis ensemble des histoires de vie de quatre générations de femmes (grand-mères, mères, les auteures elles-mêmes et leurs filles), des histoires d'une cinquantaine de femmes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et d'Europe, d'arrière-fonds sociaux et religieux très différents. La comparaison de ces récits de femmes de différentes cultures dans le monde a complètement dissous l'image stéréotypée selon laquelle les femmes des pays du « Sud » ne seraient que pauvres, passives, traditionnelles, timorées et celles du « Nord » riches, actives, progressistes, assertives.

Vient 1967 où la loi Neuwirth autorise *la contraception avec l'aide de la pilule*. Jusque là, la « contraception » était une notion taboue car chaque naissance était une bénédiction du Ciel.

Et puis 1975, l'année où la loi Simone Veil autorise l'avortement provoqué. Pilules, préservatifs deviennent plus faciles d'accès.

Ces deux phénomènes ont eu une influence révolutionnaire sur la vie des femmes.

Petit à petit les femmes rurales se libèrent : éducation, formation professionnelle, mais aussi formation technique agricole, apprentissage de la comptabilité et de l'informatique, et à ne pas oublier les machines ménagères ! Tout cela contribue à leur permettre de poser leurs choix de vie et de les réaliser. Elles cherchent de plus en plus leur indépendance économique, que ce soit par un travail salarié ou en créant des petites entreprises.

Expériences de femmes au lieu du travail

Les mouvements de femmes d'après la I^{re} Guerre Mondiale ont été surtout préoccupés par la lutte contre l'injustice pratiquée contre les femmes, par la lutte pour des droits égaux, par l'invention de stratégies favorisant « *l'empowerment* » (l'habilitation au pouvoir), et l'accès au pouvoir institutionnel (la politique, la justice, le monde universitaire, le management de haut niveau, etc.). A l'époque, on pensait beaucoup moins à la manière dont on pouvait *exercer autrement ce pouvoir une fois qu'il serait acquis*.

Priorités actuelles

Acquérir des positions d'équivalence

Dans les efforts pour lever les barrières à la prise de parole des femmes dans

¹² SIZOO, Edith (sous la direction de), *Univers de femmes : récits de femmes à la croisée des cultures du XXe siècle*, traduit de l'anglais *Women's Life Worlds* par Chloé Martin, INDIGO & côté femmes éditions, Paris 1998

l'espace public, il y a au moins deux luttes à distinguer : d'une part celle de combattre une tendance à mettre la femme dans une position sociale subalterne et à lui accorder principalement des tâches (considérées) d'intérêt secondaire. Et d'autre part, celle de se faire écouter quand il y a question de regards différents sur la manière de gérer des relations humaines ou de donner priorité à tel ou tel objectif.

Il est évident que la chance de se faire écouter et être pris au sérieux est considérablement rehaussée si l'on se trouve dans une position d'équivalence.

Equilibrer les préférences

Si les regards des femmes sur les relations sociales mènent à des choix préférentiels dans les domaines de l'économie, de la production de biens, du lieu de travail et de la vie à domicile, il est aussi vrai que d'autres préférences existent. Il serait vain de croire que les premiers puissent complètement remplacer les autres. Le seul moyen d'arriver à un équilibre est la présence des femmes en quantité suffisante aux niveaux des prises de décisions, que ce soit dans les entreprises ou dans les instances politiques. Les expériences de parité (imposée par la loi) dans les pays scandinaves ont démontré qu'il faut au moins une présence de 40 % de femmes aux instances de décision pour réaliser des changements dans les mentalités et pour équilibrer les préférences.

Les mots pour le dire

Même si les femmes sont convaincues de leur valeur et de leurs priorités, il leur faut souvent plus de confiance en soi pour les faire valoir. Des efforts pour renforcer cette confiance sont souvent indispensables, et dans un premier temps il peut être nécessaire de les faire entre femmes. Pourtant, s'abriter contre le monde masculin ne résoudra pas le problème de l'incompréhension tant réprouvée. Créer des instruments légaux ne suffit pas non plus pour forcer l'estime. Le changement des mentalités est un processus subtil, imperceptible, plein de non-dits. Pourtant, il peut être stimulé par la mise en lumière de ces non-dits. Mettre des mots sur ce qui distingue l'un de l'autre, sur ce qui motive l'un ou l'autre, sur ce qui marque l'altérité de l'autre... peut être une découverte réciproque de la complémentarité de forces fécondes.

Forces complémentaires

Même si la lutte pour l'égalité des droits a eu un succès considérable, on peut se poser la question si les mentalités ont marché de pair avec les droits. Car égalité veut dire aussi « de valeur égale » et cela implique que des différences entre femmes et hommes doivent être vus comme complémentaires.

Une des richesses de la notion chinoise du Yin Yang est qu'elle dit que le Yin existe au sein du Yang et vice-versa, mais aussi et surtout que ces deux éléments ne peuvent se passer l'un de l'autre. Dans l'approche Yin-Yang, la *diversité* devient *vitale* ; les *différentes forces* ne deviennent *fécondes qu'en interagissant l'une avec l'autre*. Pourtant, cette interaction ne peut fonctionner positivement qu'à condition que les forces soient de valeur égale et complémentaires.

Pourtant, cette complémentarité est plus facilement prônée que pratiquée. Mettre en pratique la complémentarité mène inéluctablement à des confrontations sur des choix à faire, sur des priorités à privilégier, sur des compromis à trouver. Pratiquer la complémentarité posera la question épineuse de savoir comment équilibrer intérêt social, intérêt écologique et profit économique ?

Femmes rurales... prenez la parole !

Les femmes dans les sociétés rurales ont l'avantage particulier d'appartenir à un territoire, de vivre la richesse de la terre donneuse de nourriture, de vivre dans des communautés où les relations sociales sont encore des face-à-face. C'est-à-dire que les relations entre les êtres humains et celle avec la nature sont encore un vécu quotidien, et aussi une nécessité pour survivre.

Les agricultrices vivent concrètement les tensions qu'impose l'idée de croissance économique celle du « *toujours plus* » prônée par les politiciens et les grandes entreprises, la pression des grands distributeurs de produire non seulement toujours plus mais aussi *toujours plus vite* stimulant une compétition destructrice car au détriment de la nature et des relations sociales.

Destruction de la nature et fragmentation sociale. Deux phénomènes qui vont à l'encontre de la nécessaire inter-connection, le rééquilibrage entre les différents domaines d'activités humaines, de différents aspects de la vie. Il me paraît que les femmes des sociétés rurales sont particulièrement bien placées pour s'opposer à ces tendances destructrices. Qu'elles n'hésitent pas de prendre la parole sur la scène publique pour dénoncer ces tendances et proposer des alternatives.

Dialogue à oreilles ouvertes

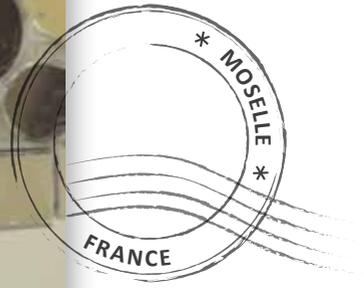
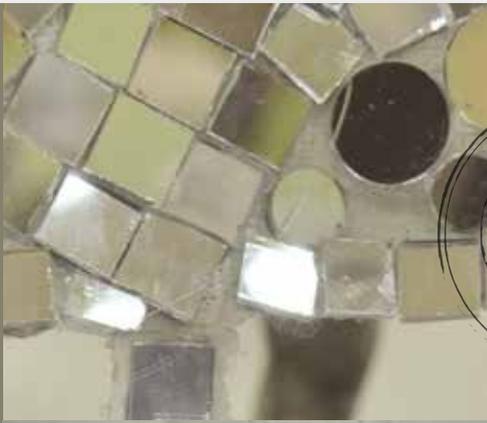
Le défi de faire face aux problèmes que des femmes vivent toujours dans l'espace public, est de ne pas éviter la confrontation, ne pas se taire, ne pas se résigner ou se retirer, ne pas se laisser intimider. Le défi est de faire des propositions qui sont fidèles à leurs convictions.

Mais pour que ces propositions ne se dissipent pas dans l'air, il faut un effort du côté des femmes et du côté des hommes.

Si l'on a souvent eu l'impression que quand il s'agit d'affaires publiques, le dialogue entre hommes et femmes a été un dialogue de sourds, le temps est venu d'ouvrir les oreilles. L'humanité se trouve devant de nouveaux défis inouïs, jamais rencontrés dans son histoire : les menaces de destruction de la vie sur terre, la mondialisation économique, les ruptures sociales. Ces défis dépassent largement les problèmes de relation entre hommes et femmes. Ils constituent une responsabilité commune. Le dialogue entre femmes et hommes sur les manières possibles de les relever, est vital. Aujourd'hui il s'agit de se mettre autour de la table, femmes et hommes, de nommer les problèmes concrets à résoudre, de s'écouter et de prendre au sérieux les vues peut-être différentes sur ce qui constitue la complexité du problème avant de lancer des idées sur les solutions possibles.

Dépasser des préjugés, des idées fixes, des intérêts personnels ou corporatifs, afin de réfléchir et agir ensemble, faire un effort commun qui a pris en compte la richesse de la diversité des idées, ce sont là les conditions vitales pour relever les défis actuels de l'humanité. Passons d'un dialogue de sourds à un dialogue à oreilles ouvertes ! Car en fin de compte il s'agit de la responsabilité partagée de soigner les relations humaines et la planète, notre Terre-Mère, et la protéger pour sauvegarder l'avenir de l'humanité.

Edith Sizoo Ethno linguiste auteure du livre Univers de femmes



Femmes cachées,
femmes révélées ;
se libérer et s'engager.

«A partir d'une recherche autour des mots, nous avons mis dans des boîtes étiquetées ce que nous avons appelé : nos empêchements, c'est-à-dire tout ce qui nous empêche d'être. Une réflexion a également été réalisée autour du visage et nous avons exprimé nos idées par un travail sur des masques qui se lisent à l'intérieur. Le buste de femme représente la maternité; Les perfusions symbolisent tout ce que la femme doit faire : soigner, aider, écouter, servir, comprendre, encourager, porter l'histoire des familles et des territoires, par exemple la guerre et la déportation.»



L'art et les femmes

Ce Texte invite à redécouvrir la place des femmes dans l'art au 20^{ème} siècle. Il accompagne un diaporama proposé par Florence Le Maux créé et commenté lors d'un rassemblement transnational en octobre 2014 en Hongrie au centre culturel de Marfu.

S'interroger sur la place des femmes en art, c'est aussi forcément, questionner plus largement l'histoire des femmes, celle de leur représentation et leur place dans la société humaine- et cette question ne peut être dissociée de l'histoire de leurs luttes d'émancipation.

Depuis quelques années, de nombreux ouvrages, se sont penchés sur l'histoire des femmes- en France : les travaux dirigés par les historiens comme Georges Duby et Michèle Perrot ont été fondamentaux.

Ces derniers ont montré combien il était difficile de retracer le parcours des femmes, de restituer leurs gestes et parole à travers les faits d'une histoire écrite essentiellement pour et par les hommes- les femmes ayant pendant longtemps été exclues de la sphère publique et du contrat social, privées d'autonomie, de penser, de se mouvoir, d'accéder à l'éducation, au savoir, et au droit du travail- leur histoire s'est inscrite en creux de celle des hommes.

En ce qui concerne les arts visuels, nous savons par des traces très anciennes que des femmes peintres, pour ce qui est de notre histoire occidentale, ont toujours existé. Mais il est intéressant de noter combien la trace de leur existence est discrète voire quasi-absente (avant le XIX^{ème} siècle). Elles disparaissent ainsi des ouvrages de synthèse sur l'histoire de l'art.

En matière d'éducation, qui est un facteur d'émancipation essentiel- pendant des siècles à de rares exceptions (pour des femmes issues de milieux sociaux très favorisés ou éduquées au sein de familles « éclairées » : ce qui fut le cas, pour des filles d'artistes ou d'intellectuels, comme Artémisia Gentileschi, fille du peintre Orazio Gentileschi à Rome au XVI^{ème}) les jeunes filles ont bénéficié d'un accès très restreint à l'éducation-ou cette éducation était orientée en direction des hommes.

La période révolutionnaire, exaltante et généreuse dans ses théories, mais ségrégatives et répressives dans ses actes, ouvre certaines portes aux femmes mais en ferme beaucoup d'autres. Les lois issues de la révolution font globalement plutôt régresser la place et le statut des femmes au sein de la société française et tout au long du siècle suivant, elles n'auront de cesse d'essayer de conquérir et d'affirmer leur volonté d'exister par elles mêmes dans les domaines dont elles sont exclues.

Au XIX^{ème} siècle des conquêtes sociales et significatives transforment le monde féminin.

Le nombre de femmes artistes augmente, ce qui fait évoluer les mentalités et accepter plus facilement qu'une femme soit artiste.

Si à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle certaines académies privées ont ouvert leurs portes aux jeunes, il faudra attendre 1898, pour qu'une institution officielle comme celle des beaux-arts de Paris n'en fasse de même.

Pour faire face aux réticences et contraintes, les femmes mettent en place des formes de solidarité, en partageant des ateliers, des réseaux, en formant des associations, et unions de femmes artistes peintres et sculpteurs.

Ces réseaux d'entraide féminine dans le domaine artistique vont perdurer en ce début de siècle- Les artistes étrangères installées à Paris, les russes notamment se sont particulièrement distinguées en ces domaines dans l'entre-deux guerres.

Quelques parcours de femmes artistes au XX^{ème} siècle :

Au sein des mouvements d'avant-garde du début du siècle, ceux d'avant la première guerre mondiale, on voit apparaître quelques figures de femmes dont les œuvres ne seront réellement reconnues que plusieurs décennies plus tard. C'est le cas pour Dada : mouvement international éphémère mais dont l'empreinte sur l'art le XX^e siècle sera déterminante. Né en pleine tourmente, en 1916, dans le seul pays qui n'est pas en guerre, la Suisse, Dada c'est avant tout un état d'esprit qui revendique l'absurdité et le non-sens, contestataire et dissident : mouvement iconoclaste, révolutionnaire, anti-conformiste, nihiliste qui attaque et démonte violemment la classe bourgeoise dominante, celle qui tire ses intérêts du conflit.

Du côté du Dadaïsme allemand : **Hannah Hoch** : artiste un peu oubliée et redécouverte ensuite a une liaison avec Raoul Hausman jusqu'en 22. Ensemble, ils inventent le photomontage, différent du collage (Cubisme : intrusion d'images, de photos, de journaux). Hannah Hoch travaille chez un éditeur berlinois, elle dessine des motifs de tricots. Elle intègre à ses montages photos et journaux des éléments de tricots, des motifs de dentelle, et brouille déjà les pistes en mélangeant le langage de l'artisanat féminin traditionnel à la culture populaire moderne. Après Dada, elle se rapprochera de Stijljet, va vivre jusqu'en 74. Ses photomontages sont mis au service d'une vive critique sociale et politique.

Sophie Taeuber d'origine suisse, fait des études d'arts appliqués à Munich, et s'installe à Zurich, elle enseigne dans une école d'art. C'est à Zurich qu'elle rencontre Jean Arp qui deviendra son futur mari, elle se lie dès 1917 au premier groupe des Dadaïstes zurichois et participe aux fameuses manifestations du cabaret voltaire où s'exprime sa passion pour la danse. Elle conçoit ses premières marionnettes abstraites. Elle utilise une syntaxe géométrique, des verticales, des horizontales, des formes façonnées au tour à bois, une figure combinatoire de formes géométriques et articulations. Elle confronte ses recherches à l'espace réel, l'architecture.

Les artistes russes : de nombreux mouvements d'avant-garde cubo-futuristes, tendance abstraite, émergent en Russie avant la révolution de 1917 . Le constructivisme, le Suprématisme... le statut des femmes y est plus évolué qu'en Europe, du moins dans les grands centres économiques, et au sein des classes bourgeoises et aristocratiques, milieux dans lesquels les femmes peuvent bénéficier d'un enseignement secondaire, universitaire et artistique de grande qualité. Les femmes vont d'ailleurs tenir un rôle essentiel dans le jeu des échanges entre les mouvements d'avant-gardes Russes et ceux des pays d'Europe de l'ouest, Paris en particulier. En effectuant, de nombreux aller-retours, d'un bout à l'autre du continent, ces femmes issues des classes aisées qui parlent français, connaissent les œuvres des artistes occidentaux présentées dans les grandes collections (les premiers mécènes de Matisse et Picasso sont à l'époque de riches marchands moscovites) des musées russes, vont incarner la courroie de transmission entre ces deux pôles artistiques. Entre pratique et théorie, elles vont élargir les champs artistiques et créer des passerelles entre peinture et arts décoratifs, entre la vie et la création. Ce sont elles encore qui par leur action, et l'efficacité des réseaux qu'elles vont mettre en place, vont permettre, l'accueil des nombreux artistes et intellectuels russes forcés à l'exil par la révolution.

Des artistes comme **Natalia Gontcharova**, **Alexandra Exter**, **Marie Vassilieff** ou encore **Sonia Terk** (qui deviendra Delaunay) incarnent tout à fait la force de cette diaspora féminine russe qui règne sur la scène artistique parisienne d'alors. Et c'est avant tout à travers les arts du spectacle (les ballets russes) que ces femmes vont prendre leur essor.

Ces femmes de la diaspora russe exilées à Paris sont d'abord formées en tant que peintre. Elles vont poursuivre leur travail sur d'autres terrains que celui

de la peinture pure, en créant des poupées, des vêtements, des costumes et décors pour le ballet-théâtre ou le cinéma. Elles insufflent une dimension nouvelle en intégrant les éléments de la modernité dans le champ des arts décoratifs. Le contexte les oblige aussi à inventer de nouvelles formes et à sortir du seul domaine de la peinture. La plupart de ces femmes sont issues de la bourgeoisie russe, leurs familles sont ruinées après la révolution de 1917, elles doivent donc les faire vivre. Les maris sont en exil, et bientôt, au front de la guerre... certaines ont des enfants à élever, seules.

La démarche de ces artistes va être tout à fait intéressante, car elles vont transposer sur le terrain des arts décoratifs traditionnellement dévolus aux femmes, ceux de la couture, de la broderie, le costume, les formes nouvelles de la modernité, passant du champ conceptuel à celui de la praxis : champ du *faire*.

Sonia Delaunay est attirée par les couleurs pures, souvenirs de son enfance en Ukraine. Elle manifeste un attachement à l'art traditionnel, décore tous les objets de la vie quotidienne. En 1911, elle crée sa première oeuvre « *patchwork* pour le berceau de son fils ». Son apport essentiel est d'avoir constamment recherché une alliance des arts appliqués et de l'abstraction. Elle crée avec son ami, Blaise Cendrars, un livre-objet autour de *la prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de deux mètres de long ! Le livre est plié en accordéon afin d'embrasser l'ensemble du poème en un seul regard !

Les femmes dans le surréalisme

La figure de la femme est omniprésente dans le Surréalisme, non pas la femme en tant que sujet mais bien comme un « objet du désir », que ce soit sous forme littéraire, picturale, collages ect... cette figure de femme *absente*, qui s'inscrit en creux, revêt moult aspects : Magritte, Bellmer : femme métaphore-femme androgyne, fleur enfant, terre, astre, mante religieuse... la femme est l'objet de tous les phantasmes surréalistes.

En 1933 se tient une exposition qui réunit deux groupes, 20 hommes, deux femmes, où sont présentées toutes sortes d'objets irrationnels, fabrication, détournement d'objets quotidiens. C'est sans doute dans le domaine de l'objet surréaliste que les femmes vont le mieux s'incarner au sein du mouvement. Comme rappelé précédemment, nombre de femmes artistes pendant la guerre, pour faire face, entre autres aux difficultés financières, ont

opter pour la fabrication de marionnettes, figurines, poupées, masques... des pratiques de savoir-faire qui recourent des champs différents de la peinture, sculpture, qui sont toujours des bastions essentiellement réservés aux hommes. Les femmes trouvent à travers ces pratiques un prolongement à leur propre histoire qui, pendant des siècles, s'est inscrite essentiellement dans la sphère domestique, cantonnée aux tâches ménagères et aux objets du quotidien. C'est donc le biais des objets que les femmes arrivent dans les manifestations surréalistes.

Meret Oppenheim, artiste d'origine suisse, remarquée par Breton, pose pour de nombreux photographes dont Man ray, Dora Maar. Peintre à l'origine, pour survivre, elle se met à fabriquer des objets. Modèle et première femme artiste du mouvement surréaliste dont le musée, MOMA américain, ait fait acquisition en 1936 d'objets : bracelets en fourrure, tasse assiette.

Les années 70 sont marquées par un féminisme militant, souffle sur cette époque un vent de rébellions contre toutes formes d'autorité. Le temps est à la désacralisation des pouvoirs des pères : famille patrons, armées. L'effondrement des tabous sexuels, l'exaltation de la révolte, la conviction que l'on peut changer la société et sa propre vie.

Des groupes de paroles s'organisent où s'extériorisent et se partagent des expériences communes aux femmes. Ces échanges portent une réflexion sur l'origine de la domination masculine dans sphères privées et publiques.

Lea Lublin fait des Happening : « Dissolution dans l'eau ».

Nil Yalter : Artiste d'origine turque née en Égypte, forme un groupe de recherche artistique avec Nicole Croiset et une artiste américaine Judy Blum. Elle se consacre à la photographie, se penche sur le sort des femmes de l'ancienne prison « la petite Roquette », les femmes détenues oubliées parmi les oubliés. Elle se consacre aussi au thème de l'immigration, kurde notamment.

Une réflexion critique sur le langage caractérise le travail de **Barbara Kruger** : artiste conceptuelle d'origine américaine, ancienne graphiste de la revue new-yorkaise « Mademoiselle ». Ses œuvres bousculent les codes de représentations véhiculés par les modèles culturels en vigueur. Elle réalise des œuvres composites à partir de la photographie où le texte et l'image sont mis en tension. Depuis les années 70, elle utilise un procédé consistant à s'approprier des images et des messages anonymes, reflétant le discours culturel dominant, pour les juxtaposer de manière inattendue, dans des compositions photographiques de grand format. Proche des mouvements

féministes de ces années là, qui ont contribué à déconstruire et interroger les représentations de la femme, largement employées par les instances du pouvoir et les médias. Du point de vue théorique, son travail rejoint celui des artistes conceptuels contemporains.

A propos de sa démarche artistique, Barbara Kruger dit :

« Non, je ne fais pas de politique à proprement parler, je questionne le langage dans toutes ses situations » ... « J'essaie surtout d'introduire le doute dans l'esprit du spectateur, et je lutte contre les certitudes établies telles que j'ai raison et toi t'as tort, OK ? »

Annette Messager, très tôt s'interroge pourquoi il y a si peu de femmes en peinture (à la différence de la littérature). Elle travaille à partir de sa subjectivité (d'artiste et femme mêlées : Elle dit être devenue femme en faisant de l'art, s'invente un personnage de femme, revendique le côté surréaliste de son travail (pas à la mode dans les années 70). L'influence de la photo surréaliste : Claude Cahun, Hans Bellmer... signifie pour elle, travailler avec des matériaux quotidiens, avec le hasard, bricoler avec les mots, le merveilleux, les contes de fées, en y incluant le côté sombre et effrayant. Elle s'inscrit dans la veine des artistes qui travaillent ses « *mythologies personnelles* ».

Elle renverse le sens des travaux féminins : ex : la broderie, elle joue le côté intimité factice. A partir des années 80, elle façonne des bestiaires hybrides et fantastiques.

Miss tic : grapheur, poète d'art urbain née à Paris en 1956, peint au pochoir des autoportraits stylisés rehaussés d'épigrammes à base de jeux de mots. Elle travaille dans un atelier d'imprimerie le jour « *Allez faire le mâle ailleurs* ». Elle fait une caricature du féminin des images de publicité et utilise aussi des détails de tableaux célèbres peints par des hommes, elle désacralise la peinture met en cause sa violence.

Elisabeth Ballet : Plasticienne qui transpose très habilement la dentelle bretonne : le geste et le savoir-faire, héritage tradition féminine dans l'espace public (si longtemps interdit aux femmes) et dans les matériaux de voirie : pavés, granit basalte, donne une image de fragilité, de blancheur soumise aux salissures des voitures.

Florence Le Maux, plasticienne

Conclusion

La pédagogie du détour

Depuis de nombreuses années nos associations établissent des liens réguliers avec d'autres territoires au niveau européen et au niveau international.

Les actions de coopération s'inscrivent dans un rapport où les échanges culturels s'insèrent dans le cadre d'une « **pédagogie du détour** » qui repose sur le partage des savoir-faire, des savoirs- être au niveau européen notamment :

« Le rapport à la culture est moins celui des événements que nous accompagnons, qu'une démarche qui s'appuie sur la pédagogie de l'action et de la mutualisation »

Il s'agit de chercher ensemble comment la culture à travers ses pratiques favorise l'épanouissement de l'être, le renforcement de la confiance en soi, la mise en mouvement de « ressorts » qui permettent à chacun et chacune de prendre sa place et ses responsabilités dans sa communauté d'origine et de s'exprimer.

La pédagogie de l'International et l'effet miroir proposé dans le cadre des mobilités du programme Fémin'art visent la transformation sociale.

Ces travaux d'écriture se veulent les témoins d'un cheminement emprunté durant deux années qui révèlent des contextes culturels spécifiques.

Il a fallu respecter **les « temps » de la parole** pour l'explorer avec finesse.

C'est ainsi que les groupes de femmes ont dévoilé **des chemins de traverse** à emprunter pour les années à venir qui ouvre la voie d'une réflexion de fond sur ce que nous souhaitons au niveau local dans un contexte mondial.

Table des matières

Préface	p. 5
De la parole poétique à la parole politique	p. 9
S'engager dans l'écriture	p. 15
Récits de vie	p. 37
Femmes de Marins pêcheurs	p. 47
Les robes prennent la parole	p. 51
L'expression des femmes dans l'espace public	p. 59
L'art et les femmes	p. 75
Conclusion	p. 81

Avec la participation de :

Éva Czene Árpádné, Odile Christmann, Éva Darmo, Bernard Golly, Annie Leguet, Florence Le Maux, Mária Perei, Monique Pierlot, Michèle Royerstonawski, Andrea Rozenberszki, Edith Sizoo, Klára Stonawski Józsefné, Chantal Tramoy, Marie Vullo, groupes de femmes du centre culturel de Ukmergé, groupes de femmes du centre culturel de Marfu, groupes de femmes présentes lors du rassemblement FEMIN'ART en Bourgogne.

Coordinatrices du programme :

Chantal Tramoy, Eliane Cablé, Rasa Grauzinienė, Enikő Asztalos Árpádné.

Accompagnement des travaux d'écriture :

Jean Marie Sanchez, Michel Picard

Interprètes :

Alma Kubrakovienė, Gabriella Székácsné Tálás

Photographe :

Bertrand Lauprête

Graphistes :

Pauline Coupé et Ariane Faucher pour Topaz Communication



Erasmus+

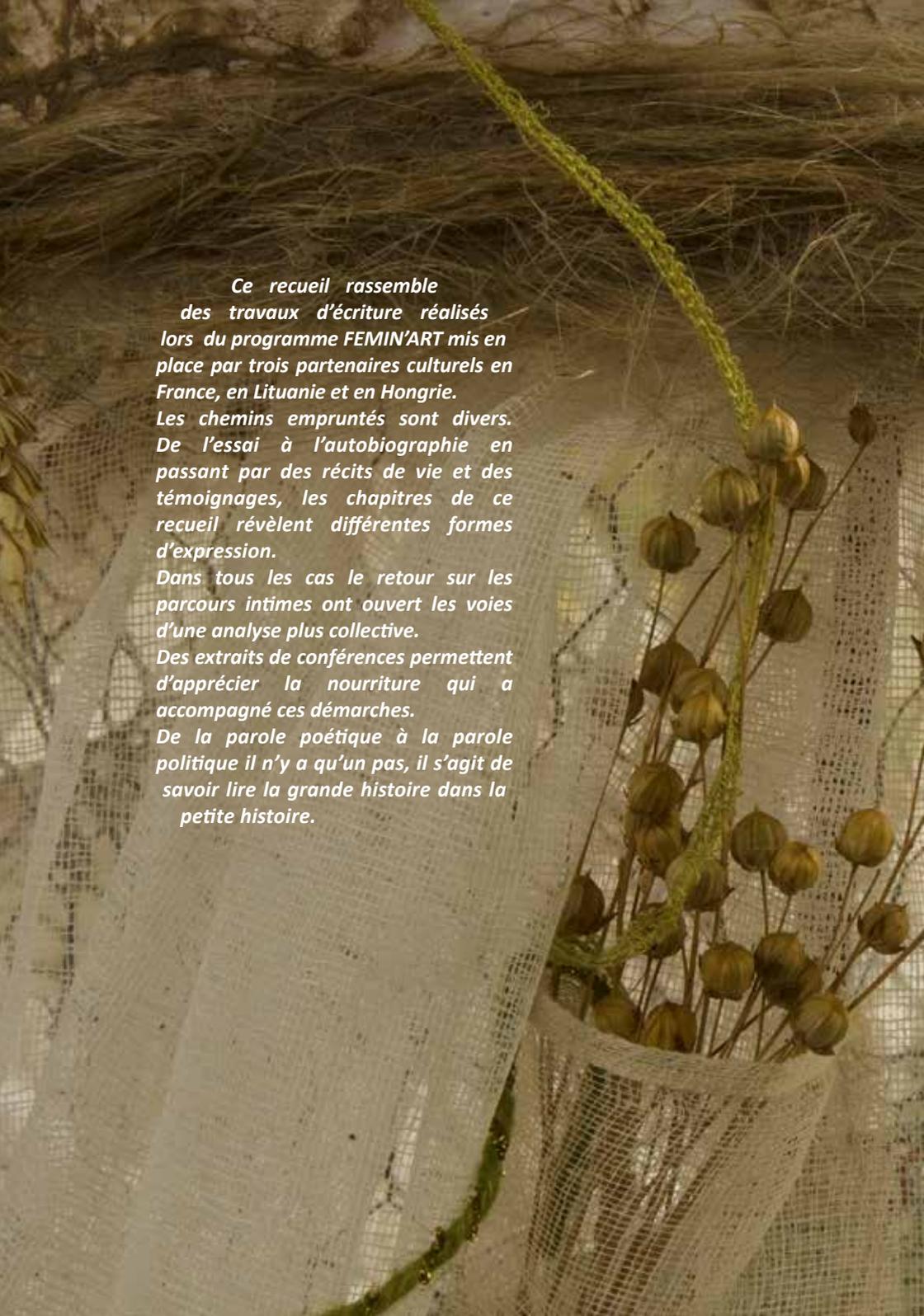


région **BOURGOGNE
FRANCHE-COMTÉ**



Editeur

Foyer rural de grand secteur Clunisois
Rue des griottons 71250 CLUNY frgs@wanadoo.fr
2017



*Ce recueil rassemble
des travaux d'écriture réalisés
lors du programme FEMIN'ART mis en
place par trois partenaires culturels en
France, en Lituanie et en Hongrie.*

*Les chemins empruntés sont divers.
De l'essai à l'autobiographie en
passant par des récits de vie et des
témoignages, les chapitres de ce
recueil révèlent différentes formes
d'expression.*

*Dans tous les cas le retour sur les
parcours intimes ont ouvert les voies
d'une analyse plus collective.*

*Des extraits de conférences permettent
d'apprécier la nourriture qui a
accompagné ces démarches.*

*De la parole poétique à la parole
politique il n'y a qu'un pas, il s'agit de
savoir lire la grande histoire dans la
petite histoire.*